

# MAGAZINE

MARS  
N° DE PAQUES

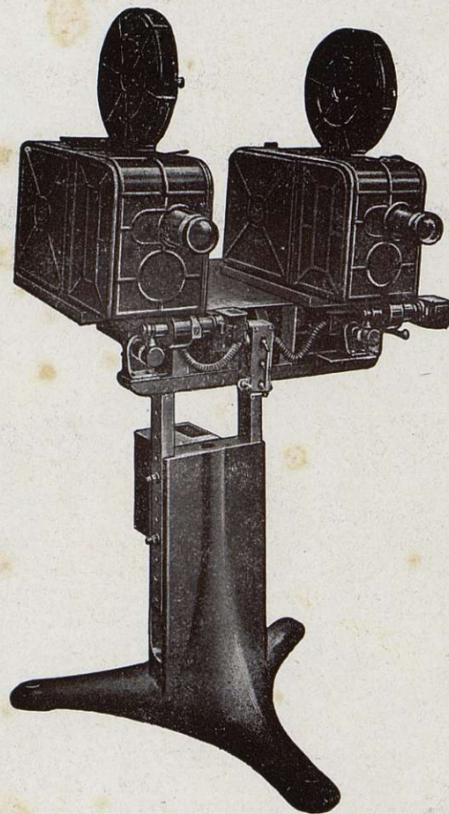
3 fr.  
50

Photo APVAL

**Alice FIELD**  
telle que nous la verrons  
dans  
Mademoiselle Docteur

LE POSTE DOUBLE  
**JACKY-STELLOR**

SUR SOCLE FONTE  
EST LE MEILLEUR ÉQUIPEMENT  
DE PROJECTION SONORE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE  
COMPLET EN ORDRE DE MARCHÉ  
FRANCS : 38.500



ÉTABLISSEMENTS  
**ANDRÉ DEBRIE**  
111-113, rue Saint-Maur  
PARIS

*Actuellement sous presse!*

**ANNUAIRE  
GÉNÉRAL  
DE LA  
CINÉMATOGRAPHIE**

**et des Industries  
qui s'y rattachent**

ÉDITION 1933-34  
DOUZIÈME ANNÉE

**"L'OFFICIEL DU CINEMA"**

Etabli avec la précieuse collaboration :  
du Ministère des Finances ; du Ministère du Commerce ; du Ministère de l'Instruction  
Publique et des Beaux-Arts ; de la Préfecture de Police ; des Légations de France à  
l'Etranger ; des Chambres de Commerce ; des Associations, Syndicats, Groupements de  
la Chambre syndicale française de la Cinématographique et des Industries qui s'y rattachent

Pour quelques jours encore vous pouvez souscrire à cette nouvelle édition au prix de

	Paris .....	25 Fr.
	Départements ..	30 Fr.
	Etranger .....	35 Fr.
Après parution	Paris .....	30 Fr.
	Départements .....	35 Fr.
	Etranger .....	40 Fr.
Pays n'ayant pas adhéré à la Conv. Internationale		50 Fr.

Editions de CINÉ-MAGAZINE, 9, rue Lincoln, PARIS (VIII<sup>e</sup>). — Tél. : Balzac 24-87

1 9 3 4

# MAGAZINE

FONDATEUR : JEAN PASCAL

MARS

14<sup>e</sup> Année

Numéro 3

## Sommaire

Girls de Cinéma .....	4
<i>Marcel Blitstein</i>	
De David Golder à Jean Valjean.....	7
<i>Arlette Jazarin</i>	
Rentrée en scène d'Abel Gance .....	9
<i>Claude Vermorel</i>	
Les beaux titres de films .....	10
<i>Marcel Carné</i>	
« Club de Minuit » .....	12
<i>J. Hayce</i>	
Un nouvel idéal féminin ???.....	14
<i>Henry Agel</i>	
On tourne « Fédora » .....	15
<i>G. C.</i>	
Echos et Informations .....	16
<i>Lynx.</i>	
Nos concours .....	25
« Léopold le Bien-Aimé » .....	28
<i>Jean Sey</i>	
Quelques films devant le public .....	30
<i>Le Fauteuil 48</i>	
« Son autre amour » .....	32
<i>Georges Colmé</i>	
Films en tous genres .....	34
<i>Jean de Mirbel</i>	
Films du Mois .....	35
<i>Georges Cohen</i>	
Courrier des Lecteurs .....	39
<i>Iris</i>	
Nos Concours : Bulletins de réponse.....	40

## Quelques films que nous vous recommandons

### LA RUE SANS NOM

avec Constant RÉMY,  
G. GABRIO,  
Pola ILLERY, etc.

### SÉRÉNADE A TROIS

avec Frédéric MARCH  
Miriam HOPKINS  
et Gary COOPER

### VOL DE NUIT

avec Clark GABLE  
John et Lionel BARRYMORE  
Myrna LOY

### TOI QUE J'ADORE

avec Jean MURAT  
et Edwige FEUILLÈRE

Et nous rappelons :

### LES MISÉRABLES

### ESQUIMAUX

### LA BATAILLE

### LA SYMPHONIE

### INACHEVÉE

### MADAME BOVARY

Directeur : ANDRE TINCHANT

ABONNEMENTS { FRANCE ET COLONIES : Un an, 36 fr. — Six mois, 20 fr. — Trois mois, 10 fr.  
 BELGIQUE ET LUXEMBOURG : Un an, 45 fr. — Six mois, 25 fr.  
 ETRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm). Un an, 50 fr. — Six mois, 25 fr.  
 — (Pays n'ayant pas adhéré) ..... Un an, 60 fr. — Six mois, 35 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII<sup>e</sup>). Téléphone : Balzac 24-87

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX<sup>e</sup>).

George Raft, que nous a révélé Scarface, vient de signer un contrat avec Paramount.

Ce merveilleux comédien, en qui l'on voit un nouveau Rudolph Valentino, devient de jour en jour plus populaire en France. Ses dernières créations dans Si j'avais un million et, surtout, aux côtés de Clive Brook, dans Club de Minuit, qui vient de remporter, en version française, au Paramount, un très vif succès, ont consacré son immense talent.

George Raft figure aujourd'hui parmi les plus grandes vedettes mondiales de l'écran.



# GIRLS DE CINÉMA



## LE BATAILLON CHATOYANT ET PARFUMÉ DES GIRLS...

« Ready? Let's go! One! Two! One! Two! »

MARTELÉS, précis et autoritaires, les ordres du « captain » sont rigoureusement exécutés. Une cheville se détend, un mollet se cambre ; roses, musclées, vingt-quatre jambes s'allongent, se replient, se lancent à nouveau en avant, reviennent vite à leur point de départ, prestes, rapides, légères. Elles ont un uniforme, ces élèves dociles : c'est une courte chemisette collante, un soupçon de petit pantalon, souvent un ruban dans leurs cheveux pour maintenir une mèche rebelle ; et elles travaillent, elles travaillent... pour former à elles toutes réunies un ensemble qui aura du succès, que vous applaudirez comme attraction, qui vous ravira dans les films.

Girls de Cinéma ! Poupées blondes et acidulées, bibelots tout bruns et laiteux, sauvageonnes rouquines, on ne vous connaît pas assez, car si le nom de votre troupe est fameux, on ignore que vous vous êtes Peg, que cette autre est Marjorie, que « la cinquième en partant de la gauche » a pour prénom Mimy.

N'ambitionnez-vous qu'une gloire collective ? N'êtes-vous point tentées de prendre un jour la place de la vedette, scintillante de paillettes, empanachée de plumes et qui s'avance devant vous pour saluer, qui remercie encore pour les applaudissements qui souvent vous sont destinés ? Oui, toutes espèrent la gloire, chacune travaille avec ardeur, sans souci de la fatigue, sans prendre garde aux membres qui peuvent être las et qui font mal, en refoulant parfois aussi la meurtrissure du cœur qui peut faire encore bien plus mal... Quand le rideau se lèvera, quand les « spots » s'allumeront et que l'on tournera vous sourirez toutes, Girls, vous entr'ouvrirez vos lèvres écar-

lates pour nous laisser nous mirer de vos dents éclatantes, et vous penserez secrètement « peut-être est-ce enfin aujourd'hui que je serai remarquée ? peut-être va-t-on enfin découvrir que j'ai du talent, que je suis jolie, et que j'ai tout juste vingt ans ? »

Elles pensent aux réussites fameuses, à Ruby Keeler, qui, il n'y a pas si longtemps encore, était une girl parmi tant d'autres.

Girls de Cinéma ! Vous êtes plus belles encore que vos camarades de music-hall ! C'est qu'à l'écran on utilise souvent vos frimousses pour des « gros-plans », on détaille davantage votre plastique, et pour tout dire c'est que vous êtes Américaines.

Oui, je sais bien : il y a de jolies filles en France, mais, presque toujours, hélas, de petits corps frais alternent avec des « académies » fatiguées et vieillissantes. Les Girls Américaines, il faut l'admettre, sont toutes belles, saines, jeunes, créatures sportives et nerveuses, rayonnantes de santé.

La vogue des films de music-hall nous a révélé des filles étonnantes dont la perfection semble une gageure. Vous souvient-il des ondines de *Kid from Spain* ? Des innombrables beautés de *42nd Street* ou de *Chercheuses d'Or* ? D'autres titres encore : *Too much Harmony*, *Melody Cruise*. En ce moment c'est *Footlight Parade* et ses ensembles prestigieux, demain vos yeux se régaleront des filles aux cheveux de lin de *Roman Scandals*, des étudiantes de *College Humor*, des amoncellements de jambes de *Flying down to Rio* ou de *Wonder Bar*.

Les Etats-Unis, sans trêve ni répit, nous inondent et nous submergent de leurs filles ravissantes dont ils sont justement fiers. Pour nous prouver que leur perfection ne réside pas uniquement dans leur silhouette

et leurs qualités chorégraphiques les producteurs d'Hollywood savent doser les premiers plans, et trop vite passent sur le rectangle blanc un visage tout aurolé de boucles blondes, un sourire malicieux, un nez mutin, des yeux immenses. Profusion de beauté qui nous confond...

Vêtues de quelques plumes, de pierreries ou de leurs cheveux, leurs nudités ne sont point indécentes tant leurs corps respirent la santé, tant leurs visages reflètent un équilibre souriant.

Elles sont les troupes de Girls devenues célèbres : les étonnantes Hofman Girls qui eurent si vite fait de conquérir Paris, les Jackson Girls, les Mangan Tiller Girls, autant de noms bien anglo-saxons, n'est-ce pas ? La réputation des Ziegfeld Follies a traversé les océans et nous savons que cette troupe ne comprend que des beautés parfaites. Texas Guinan, cette curieuse « Reine des Boîtes de Nuit » de New-York avait aussi une école de Girls, et elle sut « dénicher » quelques grandes vedettes d'aujourd'hui, entre autres Ruby Keeler déjà citée et Barbara Stanwyck. Quant aux Girls de la Metro-Goldwyn je crois inutile de vous vanter leurs qualités plastiques...

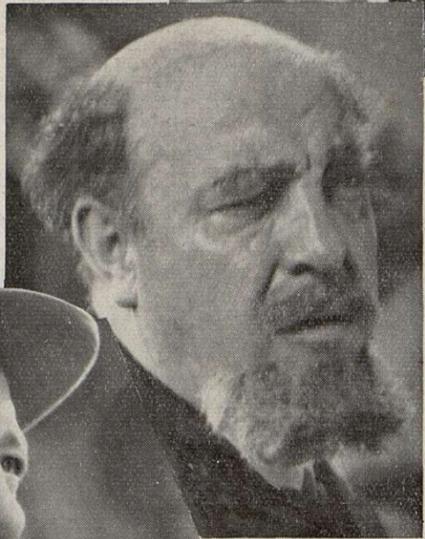
Mais, me direz-vous, qu'arrive-t-il quand une de ces Girls doit quitter sa troupe pour une raison quelconque ? Evidemment, le bel ensemble est alors un peu désagrégé, un maillon de la chaîne a sauté, la fugitive ou la disparue manque... Mais il faut continuer, la « Captain » cherche une remplaçante, on la met au courant, elle doit se plier à une discipline





substance, en faire ressortir ce qu'elle contient de meilleur, cela, pour Harry Baur est un travail qui compte, c'est faire œuvre créatrice, c'est vivre enfin. Et voilà son grand secret, son grand secret de grand comédien : interpréter la vie.

Au cinéma, mieux qu'à la scène, sans doute, plus faite pour la psychologie que pour l'action, Harry Baur demande la variété, il veut vivre la vie sous tous ses aspects. L'écran a trop multiplié son image, ses créations, jusqu'aux plus anciennes, sont



trop marquantes pour qu'on en ait oublié aucune. D'abord, *Le Cap Perdu*, cette sombre histoire, puis quatre films de Julien Duvivier : *David Golder*, *Les Cinq Gentlemen maudits*, *Poil de Carotte*, *La Tête d'un homme*. Plus près de nous, *Cette Vieille Canaille*, enfin, *Les Misérables*. Beaucoup de travail en peu de temps, et bientôt nous verrons *Rotschild*.

Il peut sembler étonnant que, parlant d'Harry Baur, nous n'ayons pas encore abordé le film d'actualité, le plus grandiose, le plus divers, *Les Misérables*. On doit à la vérité et au talent de Raymond Bernard de reconnaître que son tryptique est une grande œuvre, une grande réalisation qui lui fait largement honneur et met en valeur sa maîtrise de créateur d'images. Mais on est en droit de se demander si l'inspiration hugolienne le sert ou le dessert et ce que son film aurait été sans

pas Jean Valjean, mais Harry Baur. Car nous savons bien que chez nous Harry Baur est le seul de sa classe pouvant aborder n'importe quel genre et n'importe quel personnage pour la gloire du cinéma français. Malgré son talent de composition auquel, dans la trilogie de Raymond Bernard, il a pu donner libre cours, malgré son triple personnage de la première partie : le forçat, M. Madeleine et Champ Mathieu, nous savons qu'il est Harry Baur. Rien ne peut nous le faire oublier et aucun de ses personnages n'effacera son propre nom. Sa personnalité est telle, ainsi que sa puissance, que toujours, à travers tous ses rôles, nous le retrouverons, lui, le comédien aimé et apprécié, universellement admiré, tel que nous le connaissons et tel que nous l'attendons. Le visage ruisselant de sang, les yeux crevés, rugissant de vaines imprécations, s'il jouait *Edipe-Roi*, il serait toujours Harry Baur. Nous sommes trop pénétrés de son jeu dépouillé, de cette sobriété sans égale, nous avons trop connu le moindre de ses réflexes pour compter sur quelque chose de plus parfait.

ARLETTE JAZARIN.

(Voir suite page 37.)

De haut en bas : Quatre aspects différents de Harry Baur dans *Les cinq gentlemen maudits*, *Poil de Carotte*, *La tête d'un homme* et *Les Misérables*.

## RENTRÉ EN SCÈNE



# D'ABEL GANCE

L'HISTOIRE d'Abel Gance c'est celle de tout le cinéma français.

1916. *La zone de la mort*. Recherche des tableaux à sensation, des clous, des premières ébauches des gags. On a du culot ; on fait sauter des usines qui vous retombent sur le crâne ; on se fait coffrer comme espion, on rafistole soi-même ses appareils, on en invente d'autres, on imagine des tas de trucs. Le producteur crie au maboul devant les premiers gros plans, le public, devant un flou, croit que la photo est ratée. Un art balbutie, Hercule au berceau.

1917. *J'accuse*. Coût, 400.000 fr. Rapport, 7 millions. Des images-idées, des images-programmes. Un film de paix en pleine guerre. Bagarres à la présentation. Une sorte d'*Hernani*.

1924. *La roue*. — 1928. *Napoléon*. Des foules, une machine, héros d'épopées populaires. Une langue neuve : la camera court, bondit en plein drame, plonge, roule dans les têtes, dans les vagues, galope en croupe des cavalcades, embrasse des flots d'images ; elles se pressent, se bousculent, se superposent, se marient, arrivent en flux, en éclairs, se déploient sur trois écrans. Le Temps de l'Image est venu.

1929. L'image vous parle : on retombe à zéro. Ruée des gens de théâtre. Dictature des gens d'affaires. Gance a commencé *La Fin du Monde* : il faut y loger des paroles. Il pense tout de suite à une technique nouvelle, au croisement, au contrepoint des sons. Il n'a pas le temps. Et ses thèmes muets, et son sujet l'entraînent, l'écrasent. Il faudrait au moins qu'on le seconde, qu'on l'épaule. On le retient, on l'exploite, on le ligote. Un jour il cède, il s'évanouit. Curée. Des aides bâclent la fin, le concierge du studio est promu monteur. Le public ne verra qu'un squelette, un fantôme du rêve de Gance. Les plus belles scènes : orgies, paniques, désastres, ces élans collectifs où il est vraiment lui, elles dorment dans leurs boîtes de fer blanc. Gance se retire de la lutte, écorché, trop noble pour s'accrocher, solliciter. Il sait ce qu'il vaut. On va revenir à lui.

Ça a duré deux ans. Deux ans de quarantaine. Deux ans on a laissé une telle force inemployée. Avant, on n'avait pas, pour lui, assez de dithyrambes, de numéros spéciaux ; le silence. On savait que tous ses films, sauf ce dernier qu'il reniait, avaient rapporté des millions, on savait qu'il fut toujours l'un des très rares à être honnête jusqu'au scrupule : on le rendit

responsable de ceux qui s'étaient engraisés à son ombre. Ceux-là mêmes le chargèrent de leurs propres péchés. Gance ne releva rien : du mensonge, de la calomnie, il déteste même le rapport. On l'abandonna donc, comme Stroheim, comme Griffith, tous les grands noms, ceux qui ont fait le cinéma, et qui n'ont pas eu la prudence de s'enrichir. Mais personne n'a pris leur place.

Personne ne prit la place de Gance.

Cela c'est du passé.

Il va la reprendre lui-même.

Commercialement c'est fait. Finie sa légende de gaspilleur de millions. *Mater Dolorosa* a rapporté net 2 millions et demi, *Le Maître de forges* le double. *Poliche*, dernière épreuve, fera bien autant.

Mais il lui aura fallu tout accepter, comme un débutant. « Il y a le cinéma, disait-il, et il y a l'art du cinéma ». Il a fait du cinéma. Ou, selon Tristan Bernard, comparant le film à un richard qui dispose de douze pièces et vit dans la cuisine, Gance a vécu dans la cuisine.

Février 1924 : *La Roue*. Février 1934 : *Poliche*.

C'est du passé.

A nouveau, nous prenons son nom comme un drap, nous, les jeunes. Derrière lui nous enfoncerons les barricades du théâtre filmé, de la cinématurgie. Avec lui, avec le cinéma de 27, nous construirons celui de demain.

Et voici ce qu'il apporte au parlant.

Une grande idée, une idée simple ; un œuf de Colomb : la perspective sonore. Gance a toujours considéré — comme le faisaient les premiers lyriques de la scène — que le spectateur doit baigner dans le drame jusqu'à le vivre, oublier fauteuil, spectacle, sens critique, ironies faciles. Car il est un cœur avant d'être un cerveau.

Alors il l'a jeté avec la camera, dans le flot précipité des images.

Alors il a voulu l'envelopper de ces images : mais les 3 écrans étroits de l'Opéra n'étaient qu'une caricature de sa pensée : une toile illimitée, une symphonie de tableaux.

Claude VERMOREL.

(Voir suite page 38.)

# Les beaux titres

Il en est de toutes les sortes, de tous les genres...

Féérique : *Il était une fois...* ; indiscret : *Criez-le sur les toits* ; apeuré : *Si l'Empereur savait ça !* distingué : *Le Tampon du Capiston* ; savoureux : *Le Roi du Camembert* ; suppliant : *Attends l'aurore* ; expéditif : *L'Amour en vitesse* ; équivoque : *A bas les Hommes* ; accommodant : *Comme tu me veux* ; prometteur : *Je serai seule après minuit...*

Naturellement, le mot AMOUR bat tous les records de consommation hebdomadaire.

Parlez-moi d'Amour...

Du *Premier mot d'Amour* jusqu'à *Après l'Amour...*, que de fois ne nous a-t-on pas redit la *Douceur d'Aimer !* Tendrement. Farouchement. Passionnément. Désespérément (1).

Sur les écrans *L'Amour veille*, *L'Amour guide*, *L'Amour chante* dans des *Cœurs impatients*, des *Cœurs brûlés*, des *Cœurs farouches*...

Après le mot AMOUR vient, comme il se doit, le mot ARGENT.

*Amour et Business*, *Mon Cœur et ses Millions...*, *Telle est la vie*, dirait amèrement Carl Junghans.

L'AVENTURE, avec sa part de merveilleux et de mystère que le mot contient est également fort prisée par nos auteurs de films. En l'espace de quelques semaines seulement, nous eûmes : *la Folle*, *la Belle*, *la Bonne*, *l'Amoureuse Aventure*.

Personne n'y comprenait plus rien.

Il est des producteurs qui ne manquent pas de franchise. Ainsi, ceux de *Simone est comme ça*.

(1) Pour les autres adresses en ment, consulter n'importe quelle grammaire scolaire.

Ou ne peut pas dire que nous n'étions pas prévenus.

D'autres cherchent à éviter charitablement toute tension d'esprit au spectateur... *Et ça finit par un mariage*.

C'est ce que nous appellerons un film de tout repos.

La production cinématographique de ces derniers mois, ou le tour du monde en quatre vingt jours : *Nuits de Venise*, *Nuits de Chicago*, *Nuits d'Espagne*, *Nuits Viennoises*, *Nuits de Paris*, *Nuits de Port-Saïd*, *Nuit à l'Hôtel*, *Belle Nuit*, *Folle Nuit*.

Tout un programme.

X 27... S.O.S., M...

Message chiffré ? Non : Trois films.

Apprendre l'arithmétique au cinéma ? Rien de plus facile. Il suffit de voir — dans l'ordre autant que possible :

*Un de la Montagne*, *Deux bons Copains*, *Trois sublimes Canailles*, *Quatre de l'Infanterie*, *Cinq gentlemen maudits*, *Six et demi onze*, etc., etc...

Introduction à un synopsis de film dit « commercial » :

*Le Roman d'une infirmière*, *Au service de la gloire*, *Lys du faubourg* et *Cendrillon de Paris*. *Deux fois vingt ans*.

Le succès de *Je suis un évadé* nous valut, par la suite, *Je suis une Espionne* et *Je ne suis pas un ange*, ceci étant probablement la conséquence logique de cela.

Pareillement, *Quatre de l'Infanterie* appela *Quatre de l'Aviation*. En attendant un film sur les milieux financiers, qui ne pourra pas manquer de s'appeler *Quatre de la Cavalerie*...

*Le gendre de Monsieur Poirier*, *Monsieur, Madame et Bibi*, *Le père prématuré*, *Le fils improvisé*, *Mon oncle d'Amérique*, *Ma tante d'Honfleur*, *Ma cousine de Varsovie*...

Quelle famille !!

Le couple le plus photogénique de l'écran ? *L'Homme et La Femme invisibles*.

Valses lentes...

*Le plus joli rêve*, *Je vous aimerai toujours*, *Ne sois pas jalouse*, *Reviens, tout est pardonné*.

Paroles et musique suivant le prix du fauteuil, variant avec l'importance de la salle et la place occupée par le spectateur.

*On a perdu la mariée*. C'est regrettable, certes, mais

# de Films

que ceci nous console de cela : *On a trouvé une femme nue*.

Jusqu'à ce jour, le film est noir sur blanc. C'est sans doute pourquoi nous avons eu : *La Villa Rose*, *Le Spectre Vert*, *La Robe Rouge*, *La Lumière Bleue* et *Le Chien Jaune*.

Par contre, *Le Pirate Noir* était un film en couleurs... Comprenez qui pourra.

Il faut s'entendre : s'il n'y a *A l'Ouest rien de nouveau*, pourquoi, alors, précisément, cette *Ruée vers l'Ouest* ?

De nos jours, il paraît que *Les Nouvelles Vierges* épousent souvent *Les Nouveaux Messieurs*.

Une question : *La Femme idéale* convolera-t-elle en justes noces avec *Le Mari idéal*, qui nous sera présenté sous peu ?

Entre nous, le film que tourne actuellement Abel Gance risque fort de manquer de clarté. *Trop Poliche* pour être au net.

Un film — que nous n'avons pas vu — s'appelait *La Maison des Mille Pattes* (sic). Nous ne pouvons nous empêcher de songer au supplice d'un des locataires de ladite maison quand, le soir, un voisin du dessus, bruyamment, se déchaussait...

Il y a *Back Street* et il y a... *Bach millionnaire*. Comme quoi, parfois, un et un font un.

Par contre, la différence entre *La Voix sans visage* et *La Voie sans disque* n'est qu'apparente.

Nous nous expliquons : Mlle Lucienne Boyer, par exemple, *voix sans visage*, aurait-elle trouvé sa *voie sans disques* ?...

Troisième rapprochement. A lire les titres du film de Joé May, *Le Chant du Prisonnier*, et celui de la pièce d'Henry Bernstein, *Le Messager*, on ne saisit pas de prime abord la ressemblance.

Ce n'est que lorsque l'on voit la pièce...

Il y eut *Suzanne* et aussi *La Chaste Suzanne*. Vous direz ce que vous voudrez, mais que penser alors de la première ?

Deux films portent les titres pour le moins imprévus de *L'Aspirateur en Folie* et *Drôle de Robinet*. Probablement des bandes conçues spécialement pour le Salon des Arts Ménagers.

M<sup>e</sup> André Hesse et M<sup>e</sup> Beneix sont allés sur le terrain, dernièrement, échanger quelques balles... sans résultat.

*Pan... Pan...* a fait Georges Lacombe.

MM. les Membres du Conseil d'administration de la Compagnie de l'Est (ouf !) s'intéresseraient, dit-on, vivement au cinéma.

Le monde est méchant, et ne change pas tellement que Paul Muni voudrait nous le faire croire, à tel point qu'on parle d'un film au titre symbolique : *Voyage sans retour*.

Deux (?) auteurs attendent avec une certaine impatience le dernier film que vient de tourner Jacques Feyder : *Le grand jeu*.

Jérôme et Jean Tharaud.

On demandait à mon excellent confrère, l'homme-réponses de *Ciné-Magazine*, quel film avait les préférences de ses lecteurs. — *Iris perdue et retrouvée*, dit-il simplement.

Tout le monde sait qu'une affiche se compose parfois de deux morceaux qu'on juxtapose au collage.

Un mien ami, pris de boisson, qui devait apposer sur les murs d'une ville de province, les programmes du cinéma de la région, se trompe de si étrange façon que les titres annoncés se trouvent accouplés ainsi :

*Mon cœur balance D'une Nuit à l'autre*  
*Quans nous étions deux Gosses de Père*  
*Allo Berlin, ici Paris la Nuit*  
*Conduisez-moi Madame*

*La Route est Belle*  
*Ce que femme rêve Si j'avais un million*  
*Une Vie perdue Une femme au volant*  
*Ce Cochon de Morin des Maures*  
*Le Sergent X-27*

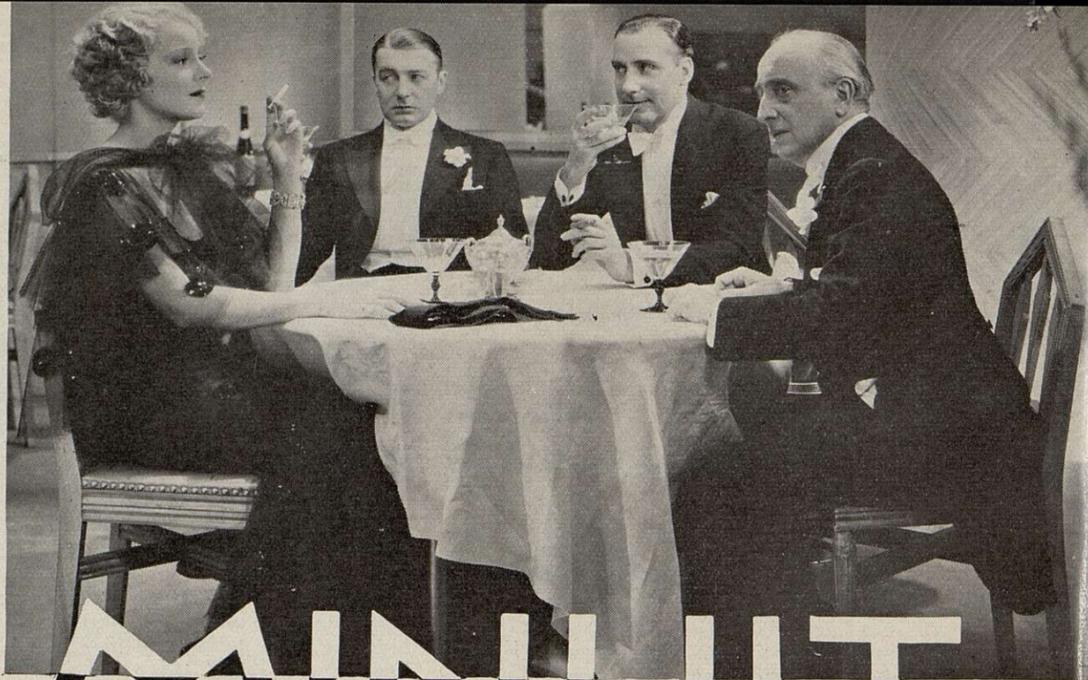
*Shanghai Express Bleu*  
*Le Chemin de la Vie en Rose*

Et, enfin, le comble avec trois films au même programme : *Pas besoin d'argent* :

*Je suis un évadé Plein aux as*

Marcel CARNÉ.

# CLUB DE



# MINUIT

de E. PHILLIPS OPPENHEIM  
DISTRIBUTION :

Colin Grant ..... CLIVE BROOK  
Nick Mason ..... GEORGE RAFT  
Iris Withney ..... HELEN VINSON  
Lady Barret-Smythe ..... ALLISON SKIPWORTH

« JE puis vous assurer, mon cher, que c'est bien la plus passionnante aventure de toute ma carrière... »

*Celui qui s'exprimait ainsi était le grand détective américain Nick Mason, dont le nom fut sur toutes les bouches, depuis lors de l'arrestation sensationnelle d'une bande de gangsters new-yorkais en 1933.*

*Comme il était en verve, je résolus de ne pas l'interrompre. Il alluma une cigarette et, tout en poursuivant, à travers la fumée bleue qui s'en échappait, des souvenirs dont il gardait peut-être le meilleur pour lui seul, il continua...*

« ... Oui, vraiment, la plus passionnante. Je n'étais

pas encore « arrivé », comme je le suis aujourd'hui, car c'est précisément cette affaire de bijoux qui commença à faire ma célébrité. Les autorités américaines s'étonnaient, depuis longtemps, qu'un grand nombre de pierres précieuses, vissent grossir le marché, alors qu'il était impossible de connaître exactement leur provenance. Cela ne fut qu'un jeu pour moi d'apprendre qu'elles nous arrivaient en contrebande d'Angleterre où de nombreux vols de bijoux, et des plus retentissants, étaient signalés depuis plusieurs mois, à Londres, notamment.

« Je m'y rendis secrètement et me mis en rapport avec l'inspecteur Hope qui est bien, soit dit en passant, le policier le plus naïf et le plus maladroit du monde. Mais, dans ces histoires là, l'habitude de la police c'est d'être roulée et celle de Londres n'échappait pas à la règle. Avec un cynisme et une adresse déconcertante, la bande qui opérait se moquait de l'inspecteur Hope et de ses hommes au point que le pauvre homme commençait à croire qu'il avait des visions.

« Avec juste raison, ses soupçons s'étaient portés cependant sur un certain Colin Grant, gentleman de grande envergure qui, avec deux ou trois amis, dont une femme, la belle Iris Withney... »

*Ici Nick poussa un profond soupir...*

« ... La très belle Iris Withney, dirigeait un club élégant : le Club de Minuit.

Mais, par un fait exprès, chaque fois qu'un cambriolage était signalé, Grand et Iris n'avaient précisément pas quitté le Club où n'importe qui avaient pu les voir — et même deux inspecteurs placés par Hope — à l'heure exacte où les vols avaient été commis.



« J'ai su après que Grant et Iris avaient des doubles, maquillés et habillés exactement comme eux, qui restaient bien en évidence devant les policiers tandis qu'eux-mêmes opéraient, en toute tranquillité, à l'autre bout de la ville.

« La certitude qu'avait Hope de la culpabilité de Grant et de sa complice Iris, je l'eus, moi-même, très vite. Avant d'avoir des preuves, nous sentons cela, nous, comme un chien sent le gibier à la piste.

« Mais, c'était surtout des preuves qu'il fallait, oui, des preuves. Les prendre la main dans le sac, quoi !

« J'ai une tête, qui, il faut l'avouer, est plutôt celle d'un gangster que celle d'un détective. Cela me sert beaucoup. Ce que je voulais, c'était dévaliser la jolie

Iris, la dévaliser avec tant d'à-propos qu'elle vit en moi un professionnel, donc un rival.

« Ah ! je me rappellerai toujours ce soir-là, qui était précisément celui où ils avaient eu le toupet d'aller cambrioler Hope, lui-même, à son nez et à sa barbe ! Je m'étais caché dans la voiture qu'Iris pilotait seule pour rentrer chez elle. Au premier tournant, je saute auprès d'elle et la conduis chez moi. Cela ne fut pas facile d'obtenir d'elle qu'elle me remit le petit sac de diamants qu'elle cachait dans son bas. J'y parvins pourtant. Humiliée, furieuse, elle me jurait une haine éternelle. Moi-même je ne pouvais pas la sentir. Du moins, je le croyais. Notre seconde entrevue fut le jour où elle me trouva dans la chambre de Lady Barret-Smythe, cambriolant avant elle le coffre-fort laissé ouvert par les soins de Grant en train de dîner en tête à tête avec la dame !

« Ce fut après ce joli coup qu'ils me proposèrent une association qui me permit de connaître tous leurs trucs, et je vous promets qu'il y en avait. J'ai vu bien des choses dans ma vie, mais une organisation pareille, jamais ! Vraiment Grant est un génie à sa façon et qui n'a pas fini de faire parler de lui, car... mais n'anticipons pas.

« Donc, des trucs extraordinaires.

« Dans un petit salon du Club, dans la cabine téléphonique, des portes secrètes, et, derrière, une petite usine où il faisait d'abord fondre toutes les montures de bijoux.

J. HAYCE.

(Suite page 37.)



« *Je ne suis pas un Ange* » tient et confirme ce qui dans « *Lady Lou* » était mieux que des promesses. Une critique enthousiaste salue l'avènement à l'écran d'un nouveau genre de beauté : 1900 est revenu à la mode, cette époque charnelle et facile sur laquelle on a tant daubé. Les sentiments des hommes pour Maë West vont de la complicité à l'admiration, du désir à l'extase. Déjà les « ingénues » d'Amérique n'étaient pas trop maigres. Mais elle est résolument grasse et do-

ne date pas d'hier, si l'on peut dire. Les artistes et les simples humains ont toujours eu de l'attraction pour un certain type de beauté pleine et vulgaire, qui a surtout pris en peinture de Rubens à Renoir et aux contemporains, en passant par tant d'autres. Maë West ajoute à cette séduction sûre des créatures bien vivantes le mirage de l'Amérique moderne : la gouaille et la placidité d'une femme de tête qui ne doute ni d'elle-même ni des autres qu'elle sait mener où elle veut. Son instinct et ses buts, comme ses formes amples, sont bien définis et aspirent très nettement à la jouissance de tous les biens temporels de ce monde. Elle n'a pas comme certaines, cette nostalgie d'une sorte d'au-delà dans les rapports des hommes et des femmes. Est-ce elle qu'on attendait ? On pourrait le croire à voir les tableaux du dernier Salon, les héroïnes des romans contemporains. Les femmes frêles et timides y sont rares. Est-ce qu'il en sera de même à l'écran : la lumière crue de Maë West va-t-elle dissoudre ces fantômes ?

Le cinéma — même parlant — sembla toujours avoir été créé pour nous dispenser le rêve. Quelle que soit la réalité qu'il nous donne, si concrète fût-elle, elle se tamise toujours d'un peu de mystère. Aussi réussirent dans ce domaine mieux que d'autres celles qui semblaient apporter ce charme indéfinissable : depuis Nazimova, Greta, jusqu'à Marlène, elles avaient toutes autour d'elles-mêmes cette ambiance secrète. Même dans les yeux de Joan Crawford « nouvelle vierge » n'y avait-il point parfois cette vague mélancolie, une tristesse refoulée ? Et les allemandes les plus désirables ne cachaient-elles pas en elles un univers mystérieux ? Sans doute l'absence de parole favorisait cette mythologie du songe. Mais on ne saurait sans mauvaise foi prétendre que la parole a changé les choses, créé des images différentes.

Les actrices des plus grands succès de l'an passé et de cette année encore témoignent que ce genre est loin d'être périmé. Faut-il les citer ? Irène Dunn, Diana Winyard, Martha Eggerth, Margaret Sullivan... Et Sylvia Sydney, Barbara Stanwick, et tant d'autres. Les visages qui, dans *Cavalcade*, dans *Back Street*, dans *Only Yesterday* ont souri et pleuré devant nos yeux, seraient-ils soudain rejetés dans la pénombre par la seule présence de ce corps généreux ? Ce qui nous enchante chez elles, ce n'est pas seulement la douceur de leur expression, mais cette distinction, cette finesse qui n'exclut pas la sensualité, mais la baigne dans une plus tendre, plus discrète atmosphère. Greta elle-même, dans son dernier film, ne demeure-t-elle pas Greta pour ceux qui l'ont aimée ?

Il n'y a pas de nouvel idéal féminin, au moins dans les salles obscures. Le spectateur moyen et l'esthète aiment à l'écran un visage qui les émeuve autant qu'un mouvement de hanches troublant. Maë West durera ce que durent les curiosités passagères, mais les hommes viendront toujours chercher au cinéma l'image de celles qui satisfont leur préférence pour un romantisme inavoué.

Henri AGEL.



FÉMININ ?

## ON TOURNE FÉDORA...

Nous savons qu'ils y passeront tous ; que pas un auteur français qui a acquis un nom dans l'histoire de la littérature française ne sera oublié dans la liste des romans adaptés à l'écran. Mais on pouvait s'étonner, jusqu'à aujourd'hui, en constatant que les producteurs n'avaient pas encore songé à Victorien Sardou, cet écrivain fertile qui, à la fin du siècle dernier versa, dans la vaste coupe des lettres françaises, ces pièces célèbres qui ont nom : *La haine*, *Thermidor*, *Théodora*, *Madame Sans-Gêne*, *La famille Benoiton*. Sans lui concéder le génie d'un Alexandre Dumas, auquel son œuvre s'apparente, comment ne pas trouver matière à travellings, shorts, fondus, surimpressions dans ce que l'on peut considérer comme son chef-d'œuvre, *Fedora*, dont les accents de puissante mais sobre tragédie ont été chantés par la grande Sarah, qui a créé, puis repris deux fois, toujours avec autant de succès, cette pièce que Léopold Marchand vient d'adapter pour l'écran.

Aussi, les studios Paramount de Saint-Maurice ont-ils repris une activité que nous espérons durable. La fièvre règne sur le set où Louis Gasnier dirige une troupe d'acteurs dont les noms nous sont familiers.

Le premier rôle, créé par Sarah-Bernhardt, celui de Fedora, est interprété aujourd'hui par Marie Bell, qui va avoir l'occasion, ici, d'affirmer un talent que peu de gens persistent à lui contester. Ernest Ferny, lui aussi, se trouve en présence d'une glorieuse ascendance : Pierre Berton d'abord, Lucien Guitry ensuite, interprétèrent le rôle difficile de Loris Ipanoff.

Mais, quand on a vu ces deux acteurs, Marie Bell et Ernest Ferny, la flamme et l'ardeur qu'ils apportent à leur incarnation, se prenant à leur propre jeu, comment douter du succès qui consacrera leur bel effort ?

Quant aux autres personnages, comme nous l'avons dit, ils s'effacent un peu devant la grandeur d'âme d'une Fedora, l'amour torturé d'un Ipanoff. Edith Mera, Jean Toulout, Henri Bosc et Louis Gauthier apportent pourtant l'appréciable écot de leur talent éprouvé.

G. C.



Dans ces quelques scènes de *Fedora* : on peut reconnaître Marie Bell et Ernest Ferny.

## Echos et Informations



Photo Aidan.

**ALLA DONNELL** qui vient d'interpréter d'une façon charmante le rôle de Liliane dans le film *Le Supplice de Tantale*. Nous la verrons au cours de cette saison dans plusieurs productions.

### Une victoire... Waterloo

La firme Warner Bros a adhéré comme beaucoup d'autres, au N. R. A. de Roosevelt. Suivant la politique de ce grand homme d'état, les membres de cette institution de redressement national doivent sacrifier à l'optimisme de règle à la Maison Blanche.

Or, on sait que cette firme s'apprête à tourner *Napoléon*, vu par Emil Ludwig et interprété par Edward G. Robinson.

Les producteurs, soucieux de rester dans les petits papiers du gouvernement, tenaient absolument à ce que le film se terminât « bien ».

A tel point qu'ils tinrent un conseil au cours duquel fut discuté, devinez quoi ! Ou plutôt non, ne cherchez pas, vous ne trouveriez pas.

La discussion roulait sur le fait de savoir si l'on ferait perdre ou... gagner à Napoléon la bataille de... Waterloo ! Sans blâgue...



**KATE DE NAGY**, dans *Un jour viendra*, espère, sans doute, écourter la conversation que lui impose son partenaire en choisissant cette pose imprévue... mais, sans doute, bien incommode.

### Tiens... Tiens...

Un très grand nombre de personnes restent encore convaincues que l'industrie du film est la deuxième par ordre d'importance aux Etats-Unis.

Des faits précis viennent aujourd'hui leur donner tort.

En effet, d'une statistique établie récemment, il apparaît que l'industrie du film n'occupe que le... 76<sup>e</sup> rang. On constate que la valeur de la production du film, en 1925, par exemple, s'est élevée à 2 milliards 500 millions de francs, pour cette même et prospère année de 1925, l'industrie des cordages et ficelles vient au même rang que la pellicule impressionnée ; celle des matelas est déjà un peu plus importante, avec 2 milliards 800 millions. Quant à l'industrie des pâtisseries et glaces, elle dépasse de fort loin le film avec 7 milliards 200 millions.

Qui l'eût crû. Car, passe encore les matelas (il vaut mieux un bon matelas



**PAT PATERSON** qui vient de devenir Mme Charles Boyer

et pas de film qu'un film et pas de matelas), mais les pâtisseries, les glaces... Décidément les Américains nous étonneront toujours...

### M. Souhami quitte la Paramount

M. David Souhami vient de quitter le poste d'Administrateur-délégué de la Société française des Films Paramount. Il avait su s'acquiescer, au cours des nombreuses années d'une direction active et avisée, la sympathie de toute la corporation cinématographique dont il emporte les regrets unanimes.

### Hyménée...

On parlait depuis longtemps du mariage de Jean Murat et Annabella. Mais on dit tellement de choses dans le monde du cinéma que *Ciné-Magazine* ne se fait l'écho que des nouvelles qu'il a dûment vérifiées.

Or, aujourd'hui, ce mariage est chose faite, et il est probable qu'à l'heure où paraîtront ces lignes, la nouvelle sera officielle.

Tant mieux, car c'est certainement là le couple cinématographique (un vrai, celui-là !) le plus sympathique parmi les vedettes françaises.

Un triple ban pour Annabella et Jean Murat.



**M. Alexandre KAMENKA** qui préside depuis tant d'années aux destinées des Films Albatros et auquel nous devons nombre de productions dont peut s'enorgueillir notre patrimoine artistique vient d'être nommé Chevalier de la Légion d'honneur. Il sut encourager et, mieux encore, utiliser et imposer les jeunes talents. Cette récompense lui était bien due. Nous l'en félicitons chaleureusement.

### Hyménée... (bis)

Charles Boyer, l'inégalable Charles Boyer, celui que des milliers et des milliers de lettres sollicitent, celui dont la sonnette du téléphone retentissait sans discontinuité, mise en mouvement par des centaines de cœurs enflammés, d'admiratrices ferventes (mais il a pris la sage décision, tout dernièrement, de supprimer sa ligne téléphonique), celui-là vient de se marier.

Français, il a été en Amérique se marier avec une Anglaise, elle-même jeune artiste de cinéma, Miss Pat Paterson, désormais Madame Charles Boyer.

Nos lecteurs se joignent certainement à nous pour adresser aux sympathiques jeunes époux nos vœux de bonheur... et de tranquillité.

LYNX.

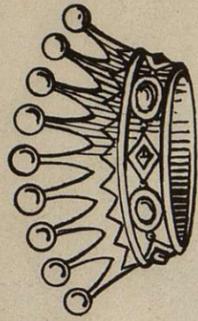


**KATE DE NAGY** et **PIERRE BLANCHAR**, dans *au BOUT DU MONDE*, qu'interprètent également **CHARLES VANEL**, **LINE NORO** et **MADY BERRY**. C'est une production **G. Stopenhorst** de la UFA. Scénario de **G. Menzel**. Réalisation **G. Ucicky**. Dialogues et collaboration française **Henri Chomette**. Supervision **Raoul Ploquin**. Edition A.C.E.

# FEU TQUPINEL



Le public du Gaumont-Palace a fait le plus chaleureux accueil à ce vaudeville de la meilleure veine, réalisé par Roger Caellani, pour S.U.F.  
**PIERRE ETCHEPARE** et **MAURICET**, **COLETTE DARFEUIL** et **SIMONE DEGUYSE** sont, avec **BARENCEY** et **ALICE TISSOT**, les joyeux interprètes de ce divertissement cinématographique fort réussi.



# UN JOUR MENDRA



L'Aubert-Palace a retenu, en exclusivité cette production **B. DUDAY**, de la U.F.A., réalisée par **G. LAMPRECHT**. Dialogues de **Serge Veber**. Supervision de **Raoul Ploquin**.  
**KATE DE NAGY** et **JEAN-PIERRE AUMONT** sont, avec **FELIX OUDAR**, **MARFA DHERVILLY**, **GASTON DUBOS**, **JOSE SERCY** et **SIMONE HELIARD**, les principaux interprètes de cette comédie distribuée par A.C.E.

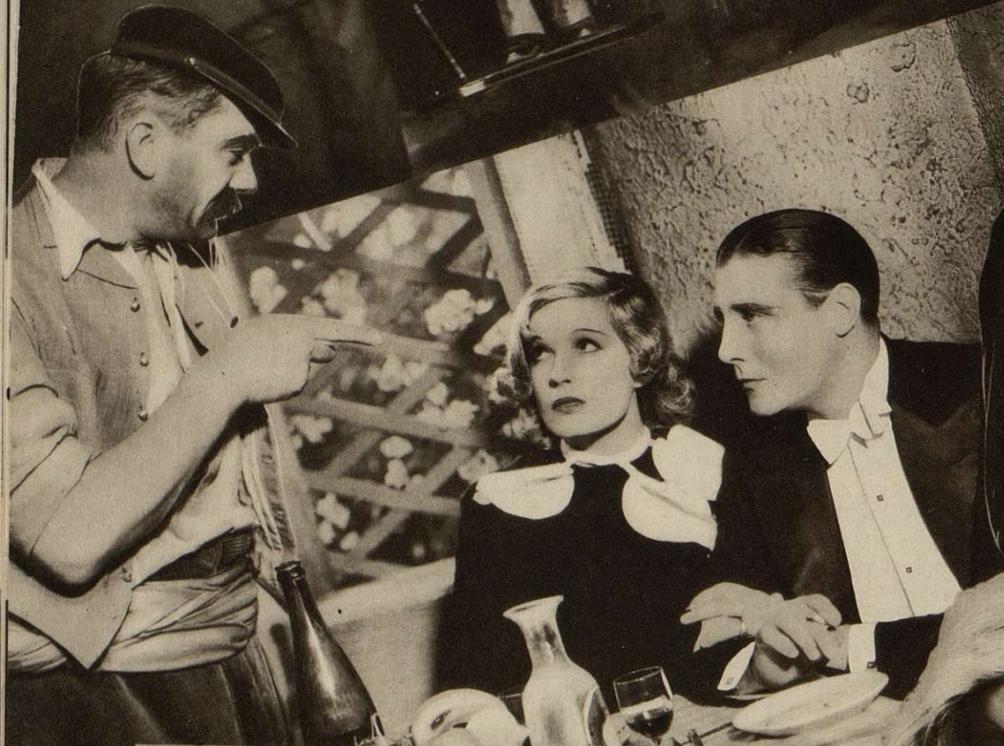


**TOI QUE J'ADORE**



**JEAN MURAT**  
 et **EDWIGE FEUILLERE**  
 sont, avec **CHARLES DESCHAMPS**  
 et tant d'autres artistes appréciés  
 du public, les principaux interprètes  
 de ce film musical réalisé par **Geza**  
**de Bolvary**, d'après un scénario de  
**H. Rameau** et **W. Jerven**. Adapta-  
 tion française et dialogues d'**Albert**  
**Valentin**. Musique de **François**  
**Grothe**. Production **Boston-Films-**  
**Films Sonores Tobis**.

# ON A VOLÉ UN HOMME



Les nombreux admirateurs de **LILY DAMITA** et d'**HENRY GARAT** les retrouveront avec plaisir dans cette réélisation de **Max Ophüls** dont on appréciera la perfection et le charme. **CHARLES FALLOT**, **PIERRE LABRY**, **RAOUL MARCO**, **FERNAND FABRE**, **NINA MYRAL**, **GOUPIL** et **PIERRE PIERRADE** complètent, avec bonheur, l'interprétation de cette production **Eric Pommer**, de la Fox-Europa, distribuée par Fox-Film.



C.F.F.A. nous présentera bientôt le chef-d'œuvre de Max Ophüls, tiré de la pièce d'Arthur Schnitzler. Le dialogue est de André Doderet ; le directeur de production en fut E. d'Anehan. Quant à l'interprétation elle groupe les noms de MAGDA SCHNEIDER, SIMONE HELIARD, OLGA TSCHEKOWA, GEORGES RICAUD, ABEL TARRIDE, GEORGES LIEBENEINER, PAUL OTTO, PIERRE STEPHEN, ANDRE DUBOSC. (Prod. Alma Sepic.)

## NOS CONCOURS

### Concours du visage parfait

Rappelons que la majorité de nos lecteurs s'est déclarée en faveur de :

- 1° LE FRONT : GRETA GARBO.
- 2° LES YEUX : MARIE BELL.
- 3° LE NEZ : BRIGITTE HELM.
- 4° LA BOUCHE : FLORELLE.
- 5° LE MENTON : NORMA SHEARER.
- 6° LA FORME DU VISAGE : KATE DE NAGY.

#### LISTE DES LAURÉATS :

**Du 1<sup>er</sup> au 17<sup>e</sup> prix :**  
 Jacques Darriou (Paris) — Henriette Hallin (Reims). — Mina Barnier (Alger). — Andrée Ouhmann (Asnières). — Germaine Crichoutte (Carcassonne). — Pierre Piré (Paris). — Adrienne Glouchisky (Bordeaux). — Fernande Lavin (Entraygues). — Marguerite Baelle (Paris). — Simone Pépiche (Cayeux-sur-Mer). — Laure Bureau (Lyon). — Emile Pattalin (Bruxelles). — Jeanne Mathis (Paris). — Henriette Lecoq (Issy-les-Moulineaux). — Simone de Rouvier (Aurillac). — Jean Michel (Rouen). — Jean Bonval (Tunis).

**Qui recevront au choix 1 portefeuille marocain ou un stylographe, plume or, remplissage automatique.**

**Du 18<sup>e</sup> au 50<sup>e</sup> prix :**  
 Françoise Langrochard (Genève). — Mireille Jacquemin (Saint-Malô). — Christiane Guezet (Paris). — Rignault (Poitiers). — André Lévy-Sigot (Paris). — Gaston Tuchot (Paris). — Dubois (Avignon). — Bazénirie (Alger). — Vidal (Paris). — Rodetzki (Paris). — Schinilnitzki (Tel-Aviv). — Krichewski Adolphe (Bordeaux). — Verande André (Tunis). — Duval Jean (Cuba). — Lucien Voix (Carcassonne). — Julien Lacroix (Alger). — Andriew Joseph (Prague). — Voreuzecher (Aix). — Ludovic Zecher (Valparaiso). — Ludgi Viglino (Florence). — Graziella Tesi (Turin). — Francine Soler (Mauresa). — Lucie Verdun (Deauville). — Andrée Longcoté (Marseille). — Louise Celier (Bordeaux). — Alice Verande (Paris). — Jean Vidier (Paris). — Anne Lerouge (Marseille). — Micheline Coppio (Paris). — Madeleine Falgayrac (Toulouse). — Albert Goossens (Bois-Colombes). — Francis Delannoy (Roubaix). — Mlle Sy (Enghien-les-Bains). — Mme Pacaud (Paris).

**Qui recevront 5 magnifiques portraits d'artistes.**

## CONCOURS DES MEILLEURES CRITIQUES

Parmi tant de réponses qui nous sont parvenues, notre jury a retenu dix critiques. Le manque de place nous oblige à n'en publier que six dans ce numéro.

### CHACUN DES SIGNATAIRES RECEVRA UN PRIX DE 100 FRANCS

Félicitons également pour leur excellent envoi, Mesdames et Messieurs Yvette Bordeau, Bibault, Peuble, E. Chaland, J. Pétaven, J. Bordeaux, C. Simon, Frenot, A. Cabossel, Milvaux, L. Lefebvre, G. Henry, M. Allinand, B. de la Bourdonnaye, M. A. Gasnier, M. Coppio, G. Hubert, P. Agnès, R. Gauquelin, C. Aubourg, E. La Coste, H. Périnet, A. Berton, C. Ducarre, R. Israël, E. Christman, J. Mathieu, M. Fustier.

#### CRITIQUE N° 1 L'ATLANTIDE

*L'Atlantide* a été un prétexte pour couvrir G.-W. Pabst d'injures. Si on avait donné à l'auteur de *La Rue sans Joie*, de *Quatre de l'Infanterie* et de *La Tragédie de la Mine*, les moyens de choisir un autre auteur que M. Pierre Benoît, sans doute nous aurait-il présenté une œuvre plus intéressante ! *L'Atlantide*, de Jacques Feyder, était une réalisation d'importance, il y a dix ans. Aujourd'hui, une nouvelle *Atlantide* de Feyder nous aurait déçus. Nous exigeons de la part des metteurs en scène de talent, des scénarios plus substantiels, mieux équilibrés. Néanmoins, il serait hasardeux d'affirmer que la nouvelle

*Atlantide* nous laisse indifférents. Il y a, dans ce film, une désinvolture, un sens de l'humour qui sont bien dans la ligne de son réalisateur. Il est des moments où l'on se demande si tout cela n'est pas une aimable plaisanterie et, à la vérité, Pabst a bien dû le croire ! Sans doute n'est-ce point le « film du désert » qu'attendaient certains, mais Pabst, prisonnier de son sujet, n'a pu tricher. Son « *Atlantide* » est d'un furbulesque réjouissant ; sa souveraine, Antinéa, déjà personnage de légende, ajoute à une beauté de déesse antique un sex-appeal très 1933. Ma foi, Morhange est fort pardonnable de vouloir faire des bêtises avec elle ! Film sérieux ? Certes non ! Et l'interprétation de Blanchan comme de Jean

Angelo est évidemment une erreur ; ces acteurs ont pris au sérieux une fantaisie qu'ils n'ont pas comprise exactement. *L'Atlantide* est un rêve opiacé de quelque faux romantique à la recherche d'émotions rares et qui vient d'assister en bâillant à un film des frères Marx !

LAURE ZAREY.  
 CRITIQUE N° 2  
 GRAND HOTEL  
 Formule américaine ! A la manière des « Recettes de Tante Catherine ». Oyez plutôt : Révez un roman excellent, parfait... Réunissez tout un lot de vedettes sensationnelles, mêlez, agitez, faites gratter comme un navarin aux navets et... tant pis, servez !

Ah ! oui ! nous voilà servis ! Que nous voilà loin des personnages burinés de Vicki-Baum, de ce gros banquier sensuel, de la petite dactylo courtisane, de la vedette éteinte, du moribond ébloui, du médecin désespéré... Toutes ces figures d'après-guerre, cyniques, émouvantes, s'agitent ici dans le vide, dans une foule grouillante par ordre. Il faut, pour connaître l'atmosphère d'un « grand hôtel », avoir vécu successivement dans une chambre de palace et dans un taudis de quelque « Hôtel du Nord »... Alors, les contrastes surgissent, et accusent. Les héros du *Grand Hôtel* ne devaient pas être aussi détachés qu'ils le sont de la foule qui les entoure ; ils ne sont pas des cas d'espèce, ils sont cette foule même. Et on ne trouve pas dans le film ce caractère d'unanimité qu'on était en droit d'attendre. On n'y trouve pas davantage la critique nécessaire, espérée, de ces fantoches méprisables.

Sans doute l'interprétation nous empêche de dédaigner cette réalisation ; en tête, Greta Garbo, si belle, si vraie et qui écrase littéralement une Joan Crawford « sophistiquée ». Et Lionel Barrymore, sinistre dans sa joie de vouloir vivre, son frère John, Arsène Lupin sympathique parmi les défroqués ; et Wallace Beery d'une vigueur et d'une énigme scélérate fortement typée.

*Grand Hôtel*, film de virtuoses, film trop vertueux, est une réussite... virtuelle !

JEAN DONAT.

CRITIQUE N° 3

TOUT POUR L'AMOUR

Ce qui différencie ce film de toutes les autres bandes tournées pour mettre en valeur le talent vocal d'un chanteur, et ce qui en écarte tout ennui, c'est que les scènes où Kiepura y va de sa petite chanson sont amenées de telle sorte qu'elles paraissent pour ainsi dire inévitables. Alors que dans tel film déclamatoire interprété par tel ténor, tel baryton, le metteur en scène a bien soin de faire observer une minute de recueillement à l'auteur... et au spectateur avant que le premier ne chante.

Au contraire, dans *Tout pour l'amour* tout est plaisant, l'action est mouvementée, rapide, le cadre est agréable, la photo excellente.

Jean Kiepura chante avec une réelle aisance et sa jeunesse, son entrain, sa bonne humeur, à défaut de sa beauté, plairont. Lucien Baroux, pour qui je n'avais qu'une admiration relative, s'est révélé ici grand comique ; sa scène du speech devant le micro est impayable. Quant à Claudie Clèves, c'est le grand point d'interrogation de ce film. Quel charme, quel intérêt trouve-t-on à cette artiste pour lui confier le principal rôle féminin d'une importante réalisation ? Son jeu est fade, désagréable, autant que sa beauté, si beauté il y a !

NATACHA LOPIAKOFF.

CRITIQUE N° 4

LES GAÏTES DE L'ESCADRON

*Les Gaïtes de l'Escadron*, c'est Courteline !

Ce n'est pas M. Maurice Tourneur ! C'est un peu, quand même, Raimu... C'est Courteline, parce que ce génial auteur a dispensé dans cette œuvre le meilleur de sa verve, de sa rancœur contre les empêchés de danser en rond. André Billy peut estimer que cet auteur est de « second ordre »... bravo, quand même, Courteline, pour ces peintures féroces, ces détails définitifs et exacts, ces personnages d'une ironique réalité !

Et louez les dieux, Maurice Tourneur, d'avoir eu à puiser dans une matière si riche, si abondante. A vrai dire, vous n'avez pas toujours manifesté une grande clairvoyance dans le choix des anecdotes, des particularités.

Louez les dieux aussi d'avoir eu l'appui colossal, extraordinaire de Raimu, ce personnage dont le « sale caractère » (à en croire les échos) reflète bien le mépris qu'il a des « marchands de soupe » et des ratés prétentieux. Sa collaboration aux *Gaïtes de l'Escadron* compte aisément pour 20 %... Dites que Georges Courteline en accapare les 80 % qui restent.

Et utilisons une désignation négative pour les « techniciens » qui se sont acharnés, par paresse, sur un sujet trop grand pour eux.

LOUIS STEPHEN.

CRITIQUE N° 5

MARIUS

On conte que lorsque le père de Marcel Pagnol eut assisté, à Paris, aux représentations des pièces de son fils, ce brave homme s'écria :

— Tout cela est bien beau ! Il y a du monde dans la salle, mais... de quoi vis-tu ?

M. Pagnol père imaginait difficilement que son fils pût tirer quelques profits appréciables en portant sur la scène des personnages humains, vrais, des personnages de chair, arrachés à la vie.

*Marius* n'a rien gagné de son passage de la scène à l'écran ; il n'a pas davantage perdu. Cette œuvre de « cinématurgie », pour employer le langage de Pagnol, reproduction filmée d'une comédie de mœurs admirable, d'une exactitude aiguë, ne pouvait que nous intéresser. Nous oublions vite qu'il s'agit de théâtre pur pour nous attacher à Marius, à César, à Fanny, à ces créatures si vivantes, touchantes dans leur simplicité, grandes dans leurs sentiments, leurs réactions. Nous avons parfois songé à Molière ; nous avons surtout évalué la différence qui sépare *Marius* de *Topaze* dont les emprunts à l'actualité, au « genre revue » ne parviennent pas à nous donner cet accroc au cœur auquel atteint *Marius*. Tous les comiques marseillais nous paraîtront désormais bien fades lorsque nous nous souviendrons de *Marius*, du véritable aspect de la « galéjade » méridionale, de cet humour un peu cruel et qui cache le plus souvent de ces peines si courantes, si simples, qu'il faut avoir du génie pour les dépeindre. Et si, en louant la pièce, Pagnol, Raimu, Pierre Fresnay, c'est la

plume du critique dramatique qu'il faut utiliser, ne reprochons pas à l'écran de nous offrir parfois aussi du « bon théâtre ».

LUCIEN BORELLI.

CRITIQUE N° 6

MOI ET L'IMPERATRICE

Après *Le Congrès s'amuse*, chef-d'œuvre du genre, il semblait difficile de pouvoir intéresser le public à une opérette de style qui rappelle en plusieurs points sa précurseur, ne serait-ce que par son interprète, Lilian Harvey. C'est sans doute pour cela que l'on a ajouté au nom de Lilian celui de Charles Boyer, dont la seule présence suffit à attirer un nombre appréciable d'admiratrices... et d'admirateurs.

Etait-ce utile ? Je ne le crois pas, pour deux raisons. La première, c'est que le film lui-même, de par son faste et sa légèreté, est un vrai régal des yeux et de l'esprit, et la deuxième, que Charles Boyer n'est pas du tout à son aise dans un rôle de fade « prince amoureux » qui ne lui va pas du tout. Heureusement que sa voix, cette voix grave, chaude, prenante, est toujours la même...

Sur une idée originale, on a construit un scénario qui, sans négliger les poncifs habituels aux opérettes filmées, offre de nombreuses trouvailles, des scènes tour à tour somptueuses, amusantes ou charmantes. La voix de Lilian Harvey épouse agréablement les ondulations plaisantes d'un air que chacun retient facilement, *Loïn de toi*, de Friedrich Holländer.

CLAIRE LIERVE.

Nos lecteurs, après avoir attentivement lu ces critiques, et les quatre qui paraîtront en Avril, rempliront le bulletin de réponse qui se trouve page 40.

Ces bulletins nous serviront à établir la liste idéale des dix meilleures critiques.

Cinquante prix aux cinquante meilleures réponses.

En outre, une somme de 1.000 Francs est allouée aux auteurs des trois critiques qui seront classées première, deuxième et troisième par nos lecteurs, soit :

- 1<sup>er</sup> Prix : 500 Francs.
- 2<sup>e</sup> Prix : 300 Francs.
- 3<sup>e</sup> Prix : 200 Francs.

Dans notre prochain numéro, suite et fin de ce concours avec la publication des critiques de MM. Jean Luizet et Jean Combe et de Mmes Blanche Masbrenier et Simone Barthelemy.



SUZANNE C'EST MOI ! (I AM SUZANNE)

Et voici à nouveau la délicieuse Lilian Harvey dans une comédie gaie, pim-pante, sentimentale, bréf, du genre où elle excelle. Son partenaire dans cette production Jesse L. Lasky, mise en scène par Rowland V. Lee est le sympathique Gene Raymond, plusieurs fois déjà applaudi. « Suzanne, c'est moi », passera en exclusivité au Marignan.

# Léopold le bien-aimé



Mise en scène de Charles BRUN

DISTRIBUTION :

JEAN SARMENT ..... Léopold.  
 MARQUERITE VALMOND ..... Marie-Thérèse.  
 PIERRE FEUILLÈRE ..... Martial.  
 ARIELLE ..... Lucienne.  
 et  
 MICHEL SIMON ..... M. Ponce.

« V A-T-EN, mon neveu, va-t-en... pars n'importe où mais pars ! ah ! fuir, vois-tu !... »

Ainsi parle Léopold, car Léopold, qui a quarante-six ans, est d'une humeur capricieuse, inquiète, bizarre. Pourquoi ? Mais parce que Léopold est un misogyne ; vingt ans de colonies l'ont aigri ; pour lui, la femme est un oiseau de mauvais augure, un fauteur de troubles. On s'explique ainsi les singuliers conseils qu'il donne à Martial, son neveu, qui est venu se plaindre à lui du peu d'attention que lui porte Lucienne, une jeune fille qu'il aime. Il appuie même ses conseils de ces paroles :

« J'ai aimé, moi, pendant toute ma jeunesse, une même jeune fille ; le jour venu, je lui ai posé la question, elle n'a pas daigné me répondre. J'ai supplié... J'ai écrit... Une première fois, rien... Une deuxième fois, rien... Une troisième fois, rien... Je suis parti... Elle ne m'a pas rappelé. Elle se nommait Marie-Thérèse. »

Ainsi, aujourd'hui, Léopold n'éprouve d'autre plaisir que celui de pêcher. Un jour qu'il se livre à ce passe-temps favori, il est interpellé par un certain M. Ponce, bavard impénitent, et une longue conversation s'engage, à laquelle Léopold, tout d'abord indifférent, s'intéresse considérablement. Ponce, le bavard, en vient vite aux confidences : il a une profession ; il est attaché aux Postes et Télégraphes, ce qui, jusque-là, n'intéresse nullement Léopold. Il parle aussi de passion ; il collectionne des timbres-poste.

— Cela me fait rêver aux pays lointains. Les tim-

bres, c'est le bout du monde sur deux centimètres carrés, dit-il. Il aurait bien voulu partir, lui, mais à cause d'une femme il est resté.

Le bout du monde ! Léopold le connaît ; mais, lui, c'est le contraire, c'est à cause d'une femme qu'il est parti. Entrant aussi dans les confidences, il raconte à Ponce comment ses lettres, restées sans réponse, l'ont décidé à prendre le bateau. Ponce, bien placé pour le savoir, lui assure que les lettres s'égarèrent parfois.

— Ainsi, tenez, lui dit-il, moi je vais vous avouer un petit méfait, une tache professionnelle. Depuis très longtemps, je mets de côté quelques lettres tombées au rebut ; j'en garde six par an que je prends au hasard. Eh bien, il y en a, là, qui donnaient des rendez-vous auxquels il n'a pas été répondu. Ecoutez donc celle-ci, que je me rappelle : *Pardon, j'aurais dû vous répondre, j'ai bien tardé. Vous savez que je suis à vous. Je vous attendrai après-demain, à quatre heures, devant le Panthéon.* Et bien, cette lettre. Monsieur, n'est pas parvenue à celui qui l'attendait. Pauvre Léopold.

Car cette lettre, qui date d'une vingtaine d'années, était adressée à Léopold.

Le colonial pâlit un peu.

— C'était signé ? demande-t-il.

— Marie-Thérèse.

Marie-Thérèse ! mais c'était donc sa lettre, celle qu'il avait tant attendue. Et lui, Léopold, n'avait rien reçu... il était parti aux colonies.

..

Depuis cette mémorable journée, Léopold est un autre homme. Au diable la misogynie. Que de charmes ont les femmes à présent. Et combien il plaint cette Marie-Thérèse qu'il a haïe toute sa vie ; comme elle a dû souffrir de ne point recevoir de réponse, elle qui l'aimait.

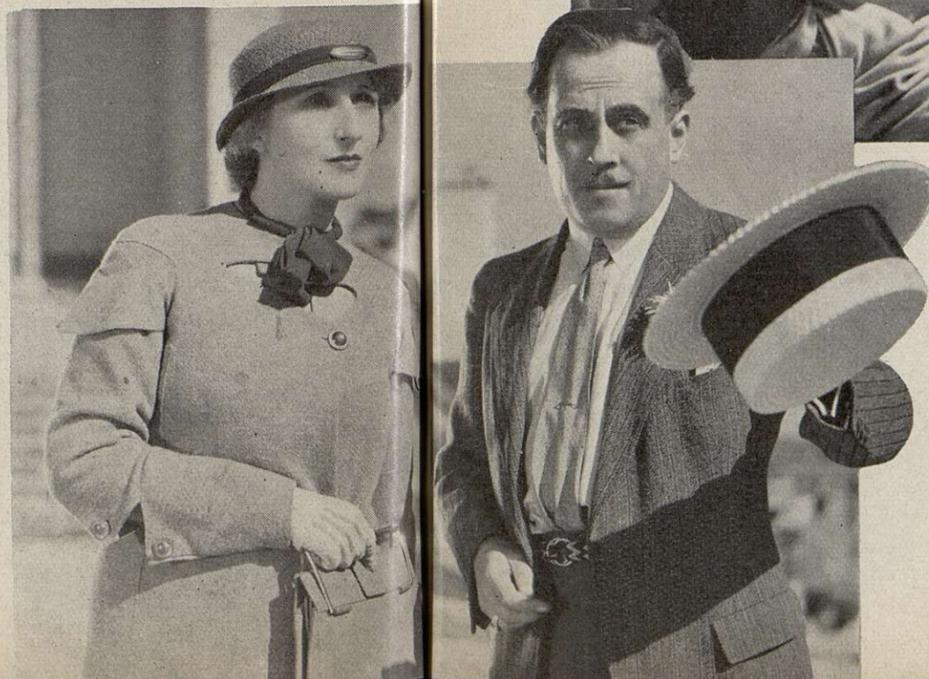
La gaîté, maintenant, rayonne autour de Léopold ; il courtise toutes les femmes du pays ; les conseils qu'il donne à son neveu sont empreints de l'enthousiasme le plus délirant, il l'encourage.

— Je vais t'ap-

prendre à te faire aimer... Sois vivant, sois amusant, sois brillant, c'est tout le secret... Si je te le dis, c'est que je le sais, n'est-ce pas !

Il est complètement transfiguré, se regarde dans les miroirs, achète des cravates, tant et si bien que toutes les femmes de la région en deviennent amoureuses. Ne voilà-t-il pas qu'il a invité Marie-Thérèse à venir le voir chez son frère, au presbytère.

Mais quand elle arrive, il ne la reconnaît pas ; elle a bien changé. C'est aujourd'hui une veuve, elle a même perdu ses deux enfants. Il fait allusion à la lettre, au rendez-vous du Panthéon. Elle semble ne pas s'en souvenir. Il ne s'aperçoit de rien et devient amoureux de cette Marie-Thérèse transformée.



De plus en plus optimiste, heureux de vivre, il pousse Martial à être plus pressant auprès de Lucienne, ne s'attendant pas à l'effet que ces paroles et la cour assidue qu'il fait à Marie-Thérèse ont produit précisément sur Lucienne. En effet, elle sort de la bizarre attitude qu'elle avait observé à l'égard de son neveu pour déclarer à Léopold qu'elle l'aime.

Léopold le colonial, Léopold le misogyne, devenu, grâce à la prolixité de ce bon M. Ponce, Léopold le bien-aimé !

Voici justement que ce vieux raseur, M. Ponce, s'arrangeant pour le rencontrer, lui remet la fameuse lettre signée Marie-Thérèse.

« Ne m'importunez plus jamais. Une fois pour toutes, je ne veux plus de vous. — Marie-Thérèse. »

(Suite page 38.)

JEAN SEY.

# Quelques films devant le public

## Le Chant du Berceau

C'est une fort belle pièce que *Le Chant du Berceau*, de Martinez Serra, qui fut jouée pendant plusieurs mois à la Comédie des Champs-Élysées. L'œuvre est originale et forte, malgré son manque d'action, et il est agréable de constater que le cinéma ne lui a rien enlevé de son charme, tout en lui ajoutant un peu de mouvement.

Le scénario est si mince qu'il n'était pas aisé d'en tirer l'étoffe d'un bon film. Nous ne songeons cependant pas à nous y ennuyer. Cela tient, sans doute, que même lorsque l'histoire est un peu languissante, le plaisir que nous prenons à suivre Dorothea Wieck dans sa merveilleuse création de sœur Joanna, se suffit à lui seul. Elle a su mettre dans son jeu tant de délicatesse et de douce émotion qu'elle nous transporte au-dessus de toutes les réalités quotidiennes pour nous maintenir dans une atmosphère, sans doute très artificielle, parce que trop suave, mais fort prenante.

Elle incarne admirablement la femme dont la vraie vocation eût été d'être mère et qui a été enfermée dans un couvent la source jaillissante de son cœur, épris de dévouement et de sacrifice.

On se souvient de cette petite sœur Joanna qui trouve un beau jour dans le « tour » du couvent, un panier contenant une fillette de quelques mois, que sa mère abandonne aux soins de la communauté. Comme, légalement, les religieuses ne peuvent pas adopter l'enfant, c'est le vieux docteur, depuis toujours l'ami des sœurs, qui remplira cette formalité et donnera son nom à la nouvelle venue qui sera élevée au couvent. C'est sœur Joanna qui s'en occupera plus spécialement et en fera sa fille spirituelle. Mais, à mesure qu'elle grandira, elle l'aimera vraiment comme une fille de sa chair.

Cette affection, qui ne va même pas sans un peu d'égoïsme et de jalousie, est toute sa raison de vivre et lorsque la jeune fille quittera le couvent pour se marier avec un honnête garçon qu'elle aime et dont elle est aimée, ce sera pour sœur Joanna une désolation à laquelle la prière n'apportera qu'un faible et lent réconfort.

C'est tout. Ce n'est pas grand-chose et c'est pourtant tout un monde de sentiments qui s'éveille en nous au contact de cette vie monacale qui nous fait toucher du doigt les pensées secrètes et les élans du cœur de ces femmes volontairement séparées du monde.

Ce qu'il convient de signaler c'est la tenue morale d'une telle œuvre. Des cœurs purs et des consciences droites. C'est trop rare pour n'en point parler. Le seul reproche que l'on peut faire au film, c'est de nous montrer un couvent de fantaisie et vraiment par trop idéalisé. Cela manque, à vrai dire, un peu de vérité, mais, traité sur le plan réaliste, c'eût été autre chose, et autre chose, sans nul doute, beaucoup moins bien.

## Les Aventures du Roi Pausole

Nous pensions qu'après l'accueil sans enthousiasme fait aux *Aventures du Roi Pausole* au Paramount, ce film trouverait peut-être un peu plus de sympathie et de chaleur dans des salles plus modestes. J'ai voulu le revoir au Carillon, car ne représentant pas ici, le moins du monde, l'opinion de la critique, mais bien celle, exclusivement, du public, — du public qui paie pour se distraire, — je me dois de ne pas m'en tenir toujours aux salles d'exclusivité. Il y a, en effet, public et public. Mais comme le disait dernièrement un aimable confrère, — critique, lui, — le même spectateur peut faire partie de plusieurs publics. Nous n'avons pas la même âme tous les jours. Nous pouvons avoir envie de voir aujourd'hui *Tire au flanc* parce que notre humeur nous y porte, tandis que demain une œuvre de la qualité de *Madame Bovary* nous séduira davantage.

Mais ceci ne revient pas à dire qu'un mauvais film trouvera grâce devant nos yeux parce que nous nous sentons enclins à toutes les indulgences. Même lorsque nous sommes décidés à nous laisser doucement entraîner au fil de quelque histoire, nous n'acceptons pas de nous ennuyer et c'est finalement ce qui nous arrive devant les interminables défilés, danses et exhibitions des *Aventures du Roi Pausole*.

Les nombreuses raisons qui font que l'adaptation de l'ouvrage de Pierre Louys a déçu son premier public, raisons parmi lesquelles l'absence de cohésion et le manque d'esprit sont les plus graves, restent donc, vigoureusement, les mêmes. Le talent des interprètes ne sauve rien et les libertés prises avec un texte délicieusement fantaisiste ne font qu'alourdir celui-ci, tout en donnant à l'ensemble une apparence de désordre toujours de plus en plus fatigant.

Dès l'arrivée de Giglio en avion, — mais oui, dans le cas où vous ne le sauriez pas, vous avez bien lu ! — nous sommes fixés. Nous allons nous trouver devant l'informe parodie d'une œuvre que sa légèreté même défendait contre l'idée d'une adaptation cinématographique. Car, enfin, de deux choses l'une : il fallait nous donner le *Tryphème du*

*Roi Pausole*, ou ne rien nous donner du tout. Devant le résultat, le public continue à penser que la seconde solution était sans doute la meilleure.

Avec un peu d'adresse, il eût pourtant été possible de conserver à ce bon Roi symbolique quelques-unes de ses qualités. Ses aventures, déformées par les réalisateurs, nous importent moins, en effet, que sa morale sur laquelle il eût été bien facile de s'attarder davantage. Le fait qu'à chaque pas celle-ci nous heurte, — mais nous heurte à la manière d'un coussin infiniment doux et rembourré, — avait de quoi animer précisément un scénario où tout le sel de l'œuvre se trouve, au contraire, délayé dans une mer d'inutilités.

Un seul souci, celui de la mise en scène, paraît avoir inquiété les constructeurs du film, qui n'est qu'une succession de tableaux, vivants, mais sans âme. Nous y trouvons, certes, de beaux ensembles, mais le public lettré les regarde avec un peu de pitié, tandis que celui qui n'a jamais lu les *Aventures du Roi Pausole*, de Pierre Louys, leur cherche vainement une signification.

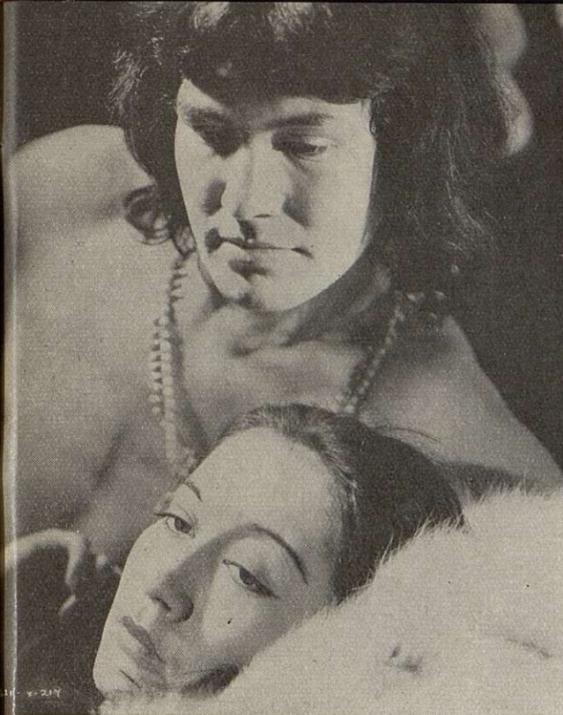
..

## Esquimaux

À une époque où tout se plaît à revêtir une forme singulièrement compliquée, il est reposant de voir des films comme celui-ci qui tirent toute leur force de la simplicité et de la grandeur de leur sujet : l'homme seul et n'ayant pas encore été touché par la civilisation si ce n'est pour en constater les méfaits, l'homme seul, avec la nature de laquelle il doit tirer tous ses moyens de subsistance en même temps qu'il doit se défendre contre elle.

C'est un très beau film, un film comme il est même assez rare que nous ayons l'occasion d'en admirer. Non seulement parce que sa réalisation fut presque un tour de force et demanda de longs mois d'effort pour sa mise au point, mais parce qu'en dehors de toute la partie documentaire, il en existe une autre qui nous atteint plus profondément et s'adresse aussi bien à notre cœur qu'à notre esprit.

Des mœurs des Esquimaux, nous ne savions pas grand-chose. Jusqu'où va la



Les deux principaux interprètes d'Esquimaux.

vraisemblance de cette histoire de chasse et de meurtre, sur la terre inhospitable et glacée dont on nous montre de saisissants paysages ? Nous ne le savons pas très bien non plus, mais cela nous est égal. Cela nous est égal aussi que quelques scènes aient été truquées, nous ne saurions dire exactement lesquelles. Nous avons tout le temps l'impression de la plus exacte vérité. La même ambiance se conserve d'un bout à l'autre du film et nous nous sentons presque devenir Esquimaux, par sympathie, avant qu'il se termine. La simplicité, le bon sens et la parfaite générosité sont les vertus courantes de ces hommes parmi lesquels Mala est le plus grand.

Mala est un chasseur et fait vivre non seulement sa femme et ses enfants (ces enfants Esquimaux sont des amours), mais aussi sa tribu. C'est grâce à lui qu'elle ne manque pas de viande pendant les mois d'hiver où le sol n'est qu'une immense croûte gelée. Il est le plus adroit pour tuer le caribou ou le morse, pour pêcher au harpon et tirer à l'arc les oiseaux de passage, mais il ignore tout de l'homme blanc dont il n'a encore jamais eu besoin, quoiqu'il tombe sous les coups de sa justice et de ses lois. Cependant un bateau canadien n'est pas très loin et son capitaine échange des peaux contre des fusils, des aiguilles ou autres objets qui font l'admiration des âmes arriérées et enthousiastes des esquimaux qui se risquent à aller jusqu'à lui.

Mala décide de s'y rendre avec sa famille et c'est au cours de ce voyage que sa femme, attirée chez le capitaine blanc et grisée par lui, est tuée d'une balle pendant qu'elle regagne sa hutte de neige.

Or, le capitaine auquel Mala avait « prêté » sa femme à l'arrivée avait juré de la laisser dorénavant tranquille. Mala le punit d'avoir manqué à sa parole en

## Sérénade à trois

Voilà un film comme nous aimerions en voir souvent, à cause de sa bonne humeur jamais déparée et de son ton de comédie légère, assaisonné d'une pointe de vaudeville. Il renferme vraiment des trouvailles et si nous pensons qu'elles nous sembleraient tout à fait ridicules dans un film français, il faut reconnaître qu'avec l'air ingénu que prennent nos aimables voisins pour dire des énormités, elles sont au contraire absolument délicieuses.

J'ai particulièrement goûté toute la partie du film qui se passe à Montmartre et qui fait que nous sommes moins dépayés que dans bien d'autres films américains. Les quelques répliques en français font aussi très agréablement diversion. Mais ce qu'il convient particulièrement d'admirer dans cette production qui restera l'une des meilleures de l'importation américaine de cette année, c'est le mouvement que son metteur en scène a su lui donner. Ernst Lubitsch nous présente avec *Sérénade à trois* une réussite complète. L'œuvre de Noël Coward s'y prête et les interprètes choisis pour lui donner du piquant et du relief ne pouvaient être meilleurs. Fredric March, Gary Cooper et Miriam Hopkins forment un trio fort agréable à voir, — ce qui n'est déjà pas rien, — et dont l'entrain communicatif nous tient en haleine sans arrêt.

Et si nous sommes capables de produire en France des sujets aussi spirituels, aussi légers aussi fins, il faut quand même avouer qu'il nous serait impossible de réunir sur l'affiche quatre noms d'artistes cinématographiques de la classe de Miriam Hopkins, Gary Cooper, Fredric March et Edward Everett Horton.

Mais arrivons-en à l'histoire elle-même, qui n'est certes pas nouvelle, puisque

c'est celle d'une femme amoureuse de deux hommes à la fois. Dans un cas pareil, une femme finit en général par se décider pour l'un des deux. Là aussi... mais c'est toujours pour celui avec lequel elle se trouve, pour regretter d'ailleurs immédiatement celui avec lequel elle n'est pas.

Nous avons eu dernièrement avec *Une faible femme*, un scénario, du même genre, et c'est aussi l'éternelle histoire de « l'âne de Buridan ». Rien de nouveau sous le soleil et ce n'est pas le fait que la petite Gilda ne peut choisir entre son peintre ou son auteur dramatique et veut les avoir tous les deux, qui donne de l'originalité au film. Ce n'est pas non plus le fait qu'après avoir essayé d'en épouser un troisième pour les oublier, elle revienne à ses deux jolis garçons qui seront bien obligés d'accepter dorénavant de se la partager. Non, et c'est vraiment dans la manière dont est traité ce sujet qu'il faut trouver tout son attrait.

Un critique parlait dernièrement du plaisir de « détail » que l'on éprouve à la projection de certains films, mais il ne l'appelait qu'un plaisir de « compensation ». Pas toujours. Il est des cas où des petits plaisirs ajoutés les uns aux autres finissent par causer un véritable et très grand agrément. Des réparties amusantes, des situations imprévues, le jeu expressif et spirituel de trois excellents interprètes nous procurent précisément ces plaisirs sans cesse renouvelés qui font que nous trouvons *Sérénade à trois* un très bon film.

LE FAUTEUIL 48.

■■■

Fredric March, auteur dramatique (à gauche) et Gary Cooper, peintre de talent se disputent le cœur de Miriam Hopkins dans *Sérénade à trois*.



La très émouvante Dorothea Wieck et Evelyn Venable dans une scène du *Chant du Berceau*.



# SON AUTRE AMOUR



Mise en scène de ALFRED MACHARD  
et Constant RÉMY

DISTRIBUTION :

CONSTANT RÉMY. *Tardier.*  
JEANNE BOITEL... *Hélène.*  
ALICE TISSOT... *La Surveillante.*  
Le petit RONCIER. *Dédé.*  
La petite BORELLI *Blanche*  
et  
SATURNIN-FABRE . *Le Directeur.*

Ah ! ce coup de téléphone ! comme il aurait voulu ne pas le recevoir. Comme elle est maudite cette voix du Commissaire qui vient de lui annoncer qu'on a repêché dans la Seine les vêtements de son fils. Ah ! comme il regrette de s'être séparé de ce fils... Mais, pouvait-il agir autrement, lui, veuf, avec ce fils de dix ans auquel ses affaires, ses soucis, l'empêchaient de donner tous les soins nécessaires à son éducation. Il s'est décidé à le mettre en pension.

Pourtant, il avait bien promis de venir le voir tous les dimanches, et aussi tous les jeudis. La pension n'avait-elle pas bon aspect, avec ses quelques soixante gosses de trois à douze ans dirigés par M. et Mme Léopard ? Pouvait-il se rendre compte du désarroi de son fils perdu au milieu de tous ces enfants, vivant dans la fébrile attente des visites bi-hebdomadaires de son père.

Hélas ! ces visites, il regrette maintenant de les avoir, à partir d'un certain moment, rendues de moins en moins fréquentes. C'est à partir de ce moment,

en effet, qu'il a connu cette jeune et jolie vendeuse du magasin de T.S.F. de la gare de l'Est, à laquelle il s'est attaché de plus en plus, au point de délaisser son propre fils, André.

Dédé, lui, ne trouve d'autre ressource que d'aller confier sa peine à une petite fille de huit ans à laquelle, pour rire, un jour au parloir, son père l'a, soi-disant, fiancé.

Tardier n'a pas su que les deux enfants s'étaient pris d'un amour ingénu l'un pour l'autre, s'envoyant par-dessus le mur des billets innocents où ils mettent cependant toute la détresse de leurs cœurs abandonnés.

Il n'a pas su qu'une nuit Dédé ayant observé que le surveillant du dortoir allait retrouver subrepticement la surveillante, en a profité pour se glisser dans le dortoir des filles où repose sa « fiancée ».

Il n'a pas su que la surveillante, les surprenant ensemble la nuit, a crié « au scandale », provoquant ainsi le renvoi de deux petits êtres que des péda-

çoit ce coup de téléphone du Commissaire.

Ces choses, il en apprend une partie par la surveillante chargée de lui ramener son enfant avec la lettre de renvoi, lettre d'accusation qui a épouvanté le jeune Dédé. Elle lui apprend qu'il a profité d'un moment d'inattention de sa part pour se sauver avec cette lettre, n'osant sans doute pas se présenter devant son père.

Et lui, pauvre père qui, pendant ce temps-là, avait organisé une petite fête intime en l'honneur de la jeune vendeuse.

Il est plongé dans le remords, il est redevenu le père, farouchement, quand on frappe à sa porte : c'est la concierge, escortée des commères de la maison, qui vient lui parler de Dédé.

Ah ! il se sent défaillir, on lui apporte sûrement le corps de son enfant ; il va s'écrouler, terrassé par la douleur.

Mais tout s'explique tout à coup, et, Tardier, cet homme accablé quelques secondes avant par une profonde douleur, se sent progressivement renaître à la vie.

— Je viens seulement vous demander la grâce du jeune Dédé, lui dit la concierge ; il attend dans ma loge le résultat de ma démarche.

— Mais alors, il ne s'est pas jeté à l'eau ?...

— Mais non, Dédé ne s'est pas jeté à l'eau ; il a voulu seulement faire disparaître la lettre accusatrice, et c'est seulement en se penchant un peu trop que son képi et son parapluie sont tombés.

Dédé apparaît.

Mais quoi ? que veut dire ce pansement d'ouate

gogues à l'esprit étroit considèrent comme des coupables.

Il ne sait rien de tout cela au moment où il re-

hydrophile qu'il a autour du cou ? Tardier s'inquiète à nouveau, mais ce n'est rien encore. Dédé avoue :

— Pour que tu me grondes moins, j' m'ai inventé une maladie !

Tardier peut enfin être heureux ; une ombre, pourtant, reste au tableau. Il n'avait pas avoué à celle qu'il aime, cette belle vendeuse, l'existence de ce fils chéri. Va-t-elle l'abandonner, elle, maintenant ? Non, touchée par la gentillesse du gamin, la tendresse du père, elle reviendra dans cette maison où elle pourra jouer un rôle à la fois de mère et d'épouse.

Tout, pourtant, n'est pas encore fini. Le tuteur de la « fiancée » de Dédé vient trouver Tardier pour obtenir des éclaircissements sur le scandale de la pension. Que va-t-il se passer ? Dédé, s'il revoit Blanche, sa « fiancée », celle qui, pendant longtemps a pris dans son cœur la place que son père avait abandonnée, Dédé ne va-t-il pas être influencé. N'a-t-il pas, maintenant, pour cette petite, une plus grande affection que pour lui-même ? Non, cela, il sait bien que ce n'est pas vrai. Pourtant, les deux gosses montrent tant de joie de se revoir que les deux hommes, émus d'un amour si grand mais si juvénile, décident de ne plus les séparer.

Georges COLMÉ.





Maurice Chevalier fait une cour... penchée à Jacqueline Francell sur la terrasse d'une maison « de Paris », dans L'Amour guide.

## FILMS en tous genres

LES Films Paramount donnent l'impression de vouloir réagir contre cette crise lassante, désespérante, mais tenace, que nous subissons, et qui est sans nul doute la conséquence de la monotonie qui se dégage de la production en général.

Comment ? demandez-vous.

Mais de la façon la plus simple et la plus logique qui soit ; c'est-à-dire en jetant sur la place, au cours d'une même semaine, trois films qui, par leur diversité, doivent plaire à tous les publics.

D'une part, c'est d'abord Lady Lou dans Maë West... non Maë West dans Lady Lou. Le lapsus est inévitable, irrésistible... car Maë West ce sera toujours Lady Lou, cette créature fascinante, d'un rayonnement prestigieux, d'une prestigieuse vitalité. Lady Lou, c'est cette femme serrée dans l'étroit corset et les robes chamarrées de 1890, cette reine des beuglants, celle pour qui un homme va en prison, un autre tue, un autre se tue, cette voluptueuse, cette coquette à grands chapeaux. Lady Lou, c'est toute la vie folichonne et facile de la fin du siècle dernier qui revit devant nos yeux malicieux et ravis.

Voilà pour les amateurs de sex-appeal !

Avec *L'Amour guide*, c'est dans le Paris d'aujourd'hui, vu par les Américains, qu'on nous transporte.

Je pourrais vous vanter les qualités de ce film, sa gaieté, son entrain, sa simplicité et ses gags, ses amusantes péripéties. Est-ce bien nécessaire ? Non ! si je vous dis qu'il est interprété par Maurice Chevalier, notre Maurice, que ses admirateurs, en nombre toujours aussi grand, vont s'empresser d'aller applaudir. D'autant qu'il est aidé, dans la tâche de distraire et d'amuser son public, qui lui incombe, par l'adorable sourire de Jacqueline Francell et la truculente rudesse de Marcel Vallée. A eux trois, ils se partagent l'honneur d'amuser le public. Inutile de dire que Maurice Chevalier, égoïste en l'occurrence, s'attire la plus grosse part des bravos.

Entre ces deux facteurs de franche gaieté, de bonne humeur, il y a un morceau de choix, une œuvre dont la réelle profondeur a été traduite avec une justesse étonnante par les Américains. Notre collaborateur, « Le Fauteuil 48 », vous exprime, d'autre part, toute l'émotion qu'il a éprouvée à voir *Le Chant du Berceau*. Je suis sûr qu'une fois de plus il traduit exactement les sentiments du vrai public, sensible mais impartial. Je ne saurais y ajouter un mot, si ce n'est un éloge admiratif à l'adresse de Dorothea Wieck, cette artiste qui a conquis avec une étonnante rapidité une place prépondérante dans le firmament hollywoodien, après avoir rallié à son talent les publics berlinois, parisiens, londoniens, et les autres.

Encourageons l'effort de ceux qui comprennent les goûts du public et qui savent le satisfaire. Nous ne pouvons qu'y gagner.

Jean de MIRBEL.

*Voilà un tableau d'une inspiration classique mais d'un style bien moderne avec ses lignes droites, sa symétrie, et... ses personnages. Qui n'a pas reconnu, en effet, Dorothea Wieck, l'émouvante institutrice de Mädchen in Uniform, entre Evelyn Venable et Kent Taylor, interprètes du Chant du Berceau ?*



# LES FILMS DU MOIS

Belle de Nuit. — Christopher Strong. — Chourinette. — Un Fil à la Patte. — Toi que j'adore. — Crainquebille. — Ann Carver's profession. — Tambour battant. — Vol de Nuit.

## BELLE DE NUIT

Interprété par VÉRA KORÈNE,  
PAUL BERNARD  
et AIMÉ CLARIOND

Réalisation de LOUIS VALRAY

Maryse et Maïthé se ressemblent étrangement, Maïthé est une fille de port que Claude Daveire a ramenée avec lui pour se venger de son ami Jean qui lui vola sa maîtresse, Maryse. Claude jette Jean dans les bras de Maïthé. Il est vengé, car Maïthé regagne son port, ses boîtes, ses hommes. Claude reprend Maryse, « sa » maîtresse.

Chacun joue un rôle bien déterminé dans ce film. Pierre Wolf apporte un scénario d'une belle inspiration, mais qui s'est avéré très théâtral (pouvait-il en être autrement ?) Louis Valray, qui s'était signalé par son *Homme à la barbe*, ne s'est pas montré un grand metteur en scène (inexpérience ?) Vera Korène, pas plus que l'auteur, ne réussit pas à s'affranchir du théâtre. Aimé Clariond n'a pas encore trouvé « son » rôle, mais Paul Bernard promet beaucoup à ceux qui apprécient les vrais talents.



J.-L. Dumesnil et Vera Korène

## CHRISTOPHER STRONG (Le phalène d'argent)

Interprété par KATHARINE HEPBURN  
Réalisation de DOROTHY ARZNER

Une intrépide aviatrice, Cynthia Harrington, a toujours dédaigné les choses de l'amour. Un parlementaire célèbre est réputé pour la fidélité qu'il a toujours vouée à sa femme. Ces deux êtres d'élite se rencontrent. Ils s'aiment. Ils essaient de résister à leur amour. Mais un enfant va naître de cet amour. Cynthia, pour éviter le scandale qui ruinerait tout le monde, se sacrifie en se donnant volontairement la mort au cours d'une tentative de record.

On a beaucoup parlé de la nouvelle vedette Catharine Hepburn. Après le premier film où nous la voyons, il faut avouer que nous sommes quelque peu déçus. Nous sentons pourtant qu'elle a cette beauté spéciale et cette aisance qui sont nécessaires aujourd'hui pour agir sur les foules. Mieux servie par un sujet plus intéressant, peut-être nous entraînera-t-elle dans le sillon de sa gloire. Le sujet, ici, est par trop conventionnel et la mise en scène, de style anglais, manque de vigueur ! A part Catharine Hepburn, l'interprétation n'offre aucun intérêt.



A gauche, Catharine Hepburn

## CHOURINETTE

Interprété par DUVALLÈS, BERVAL  
et MIREILLE

Réalisation de ANDRÉ HUGON

Vernonet, par amour pour Chourinette, qui doit épouser Ferdinand de Brezolles, veut se suicider. Il lègue sa fortune à son cousin Laloupe. Mais Chourinette rompt et se sauve avec Vernonet chez le parrain de celui-ci. Pourtant tout s'arrange. Vernonet épouse sa secrétaire. Chourinette épouse Ferdinand et Laloupe reçoit en cadeau la boutique d'horlogerie où il travaille.

Grâce à son interprétation, ce film connaîtra un certain succès et même un succès certain, car Duvallès est, pourrait-on dire, comique par définition ; Berval est très sympathique, et Mireille, trépidante, a une voix délicieuse. A eux trois, ils s'accommodent très bien d'un sujet qui n'a, certes, pas la prétention d'être très original, mais qui, agrémenté des airs charmants composés par Mireille, se laisse agréablement voir et écouter. André Hugon nous a déjà prouvé qu'il pouvait faire mieux que cela.



Duvallès et Berval

## UN FIL A LA PATTE

Interprété par SPINELLY,  
R. BURNIER, A. BERLEY, P. ETCHEPARE  
Réalisation de KAREL ANTON

Fernand Noblian, endetté, voudrait bien épouser la gentille et riche Vivienne. Mais Lucette Gauthier, comédienne, se cramponne à lui. Il s'en faut même de peu qu'elle ne soit cause de la rupture des fiançailles du pauvre jeune homme. Heureusement le fameux et riche bandit mexicain Ber Capona vient à temps pour enlever l'intrigante comédienne. Tout le monde est content.

Nous n'avons certainement pas affaire là à des personnages « réels », à un sujet qui « rejoint la vie ». On nous propose plutôt de passer un moment agréable, pendant lequel on oublie les soucis quotidiens. Que le film nous fasse réfléchir, là n'est point l'intention du metteur en scène, pas plus qu'elle n'était celle de G. Feydeau, l'auteur. Tous les interprètes de cette gentille comédie viennent du théâtre ; ils savent user d'effets qui portent immanquablement. Mise en scène appropriée de Charles Anton.



A gauche, Robert Burnier

## TOI QUE J'ADORE

Interprété par EDWIGE FEUILLÈRE, JEAN MURAT, PIERRE JUVENET, CH. DESCHAMPS  
Réalisation de GEZA DE BOLVARY

Un jeune et célèbre compositeur de musique, Jean Forestier, amoureux de Jacqueline Boulanger, se fait engager par elle comme valet de chambre. C'est elle qui lui inspira ses airs les plus fameux. Elle tombe amoureuse de son étrange domestique. Après avoir évincé ses nombreux rivaux, qui peut maintenant empêcher le jeune compositeur de convoler en justes noces.

J'irai toujours voir un film de Geza de Bolvary avec beaucoup de plaisir. Ce metteur en scène apporte à chacune de ses œuvres une fantaisie, un mouvement qui lui sont propres et qui font du scénario le plus banal la comédie la plus divertissante. Jean Murat joue toujours avec cette même désinvolture le rôle du musicien amoureux d'une Edwige Feuillère très élégante et leurs deux sympathiques visages sont bien mis en valeur par une excellente photographie. Le montage est réussi.



Edwige Feuillère et Jean Murat

## CRAINQUEBILLE

Interprété par TRAMEL, GASTON MODOT, RACHEL DEVIRYS et VINCENT HYSPA  
Réalisation de JACQUES DE BARONCELLI

Le marchand de quatre-saisons Crainquebille est arrêté et condamné à la prison par un agent qui croyait l'avoir entendu outrager la force publique. Depuis ce jour, sa clientèle l'abandonne petit à petit. Désœuvré, il s'adonne à la boisson et essaie de se noyer. Un gosse de Montmartre, La Souris, l'aperçoit, l'amène chez lui, lui prête son lit. Crainquebille est sauvé.

Anatole France n'eût pas désavoué le film que Jacques de Baroncelli a tiré d'une de ses œuvres les plus justement célèbres. Si le texte est parfois modifié, l'esprit y est bien et personne mieux que Tramel ne pouvait interpréter l'ahurissement, la bonhomie, le ton bourru du personnage voulu par France. Une bataille de gosses et le rêve de Crainquebille (ajouté au sujet par le metteur en scène) sont deux agréables échappatoires d'un sujet qui a, par moments, le ton d'une thèse sociale.



V. Hyspa, Tramel et G. Modot

## ANN CARVER'S PROFESSION

Interprété par FAY WRAY et GENE RAYMOND

Ann Carver, épouse de Bill Graham, devient une célébrité du barreau, où elle fait fortune, tandis que son mari végète comme employé d'un architecte. L'incompatibilité d'humeur est inévitable entre ce couple anormal. Ils se séparent. Bill est accusé à tort du meurtre de celle avec qui il est parti. C'est Ann qui le défend, prenant tous les torts pour elle. Elle obtient gain de cause ; c'est son dernier procès ; elle retourne au foyer conjugal.

Fay Wray, il y a à peine un an, n'était qu'une petite artiste de second ordre. Il faut la voir aujourd'hui, dans ce film où elle a la vedette, déployer toutes les ressources de son grand talent et de sa curieuse beauté. Gene Raymond lui donne adroitement la réplique, apportant l'agrément de ses dons vocaux à un sujet d'une âpreté émouvante. Un film qui, par la diversité des milieux où se déroule l'action, par une interprétation intéressante, par une mise en scène simple et nette, sans longueur, mérite d'être vu.



Gene Raymond et Fay Wray

## TAMBOUR BATTANT

Interprété par JOSSELINE GAËL, GEORGES RIGAUD et FRANÇOISE ROSAY

Réalisation de ARTHUR ROBISON

Un prince aime une bergère... non, la fille d'un pharmacien. Scandale à la ville ; scandale à la Cour où l'on cherche à éviter par tous les moyens cette mésalliance. On s'arrange pour que le prince croie à l'infidélité de l'aimée, et réciproquement. Mais l'amour est le plus fort. La « bergère » sera faite princesse et le mariage pourra avoir lieu.

Un scénario quelque peu... classique comme vous voyez. Le prince, c'est Georges Rigaud. Nous voulons croire que c'est là un accident, car il n'a jamais été si peu naturel que dans ce rôle. Josseline Gaël, par contre, n'a jamais été si bien mise en valeur, si bien photographiée ; elle ne manque pas de ce qu'on appelle le « sex-appeal ». De gentilles improvisations, de bons effets sonores et visuels relient les principales scènes, écartant toute monotonie de ce divertissant conte de fées.



Germaine Roger

## VOL DE NUIT

Interprété par JOHN BARRYMORE, HELEN HAYES, LIONEL BARRYMORE, R. MONTGOMERY et CLARK GABLE.

Réalisation de CLARENCE BROWN

Il n'y a pas de scénario dans *Vol de nuit*. L'idée directrice du beau thème de Antoine de Saint-Exupéry est une glorification des pilotes de lignes en général et des pilotes de lignes nocturnes en particulier. L'élévation d'esprit et de pensée qui donne à son livre cette impression de plénitude, d'équilibre, se retrouve dans le film de Clarence Brown metteur en scène de *La Piste de 98*.

Si celui-ci a légèrement développé l'intrigue, à peu près inexistant dans le Prix Fémina 1931, son film reste une profonde étude de caractères. Nous sommes certains que le public — même celui pour qui le cinéma n'est que poursuites, meurtres, sex-appeal et autres catastrophes — saura apprécier la douce émotion qui enveloppe toutes les scènes, la sobriété, la sincérité, le talent des acteurs (ils ont tous un grand nom dans le monde cinématographique) et surtout la beauté grandiose, la perfection de certaines vues aériennes.

GEORGES COHEN.



John Barrymore et Helen Hayes

## De David Golder à Jean Valjean...

### HARRY BAUR

(Suite de la page 8)

Cependant, que de compositions diverses, que de rôles variés dans sa longue carrière de comédien : *L'Ingénue*, *La veille d'Armes*, *Jazz*, *Le Greluchon Délicat*, *Le Dieu d'Argile* parmi les titres qu'il préféra. Puis ce fameux *Bébel et Quinquin*, au titre plein d'humour, et qu'il joua avec tant de plaisir, avec la joie de quelqu'un qui fait une bonne farce. Notons, également, que l'inoubliable *César* de Marcel Pagnol, joué à l'écran par Raimu, le fût à la scène par Harry Baur. Actuellement il joue aux Mathurins *Le Mari que j'ai voulu*. C'est dans sa loge, pendant les dix minutes de l'entr'acte, qu'il nous faisait cette étonnante profession de foi : « Je n'ai jamais refusé aucun rôle... Les classiques étaient-ils classiques lorsqu'on les a écrits?... Je veux bien jouer n'importe quoi, tout ce qu'on m'offrira... Je n'attends rien d'un rôle..., etc. » Nous pouvons dire que c'est le rôle qui attend de lui. Et si dans ces lignes il nous est difficile de dire ce que nous pouvons savoir d'Harry Baur rien qu'en le voyant jouer, rien qu'en observant son visage, nous sommes sûrs de ne pas nous tromper en disant sa très grande et rare modestie.

Nous n'avons pas eu le plaisir de lui entendre parler de son dernier film. Sûrement qu'il nous eût parlé beaucoup de Raymond Bernard et bien peu de lui-même, alors que l'architecture du film est construite par rapport à son personnage, qu'il en supporte tout le poids écrasant, et que, lorsque son visage disparaît de l'écran, le spectateur n'est heureux que lorsqu'il l'y voit réapparaître. Il nous souvient d'avoir entendu Harry Baur prononcer publiquement l'éloge de Julien Duvivier de qui, pour le travail de l'écran, il avait tout appris, après la projection d'un de ses anciens films, *David Golder*, celui qu'il aime le plus, du reste. « Avec Julien Duvivier j'ai su que je ne savais rien et que j'avais tout à apprendre. » Il était émouvant d'entendre avec semblable de celui qui semble avoir atteint le maximum de perfection dans son art de comédien, et semblable éloge du jeune maître de la caméra de qui *il avait tout appris*.

Comédien, acteur, artiste, art, talent, sont des mots tellement employés, tellement usés, qu'ils semblent, concernant Harry-Baur, être sans plus de signification. Sa puissance créatrice, son génie d'identification semblent être très haut au-dessus de mots misérables. Entre *Le Roi Lear*, *Hamlet*, *Œdipe-Roi* ou *Bébel et Quinquin*, la gamme est, Dieu merci, assez étendue. N'en déplaise à ce critique qui prétend que son jeu lui « cause un malaise personnel », les innombrables admirateurs d'Harry Baur auront bien des satisfactions, connaîtront bien des joies, par le verbe ou par l'image, car nous ne savons personne, en notre pauvre cinéma national, dont on puisse mettre le nom à côté du sien.

A. J.

## CLUB DE MINUIT

(Suite de la page 13)

Puis, le lingot obtenu, ainsi que la pierre brute, étaient mélangés à une sorte de pâte dont il faisait des poteries « anciennes ».

« C'étaient elles qui passaient en Amérique. Il n'y avait plus, là-bas, qu'à les casser pour y retrouver les bijoux ! C'était du beau travail.

Il y eut encore le vol sensationnel de l'émeraude de la vieille marquise de B. Je les « possédais » entièrement. La police n'avait qu'à venir les cueillir. Mais... mais... j'ai oublié de vous dire que je m'étais pris à aimer Iris, à l'aimer et à déplorer qu'elle eût choisi ce genre d'existence. Je le lui dis et elle



Dessin sans légende ou : la critique exerçant ses ravages, trop souvent, hélas ! (et pourquoi ?) aux dépens du film français.

comprit sur le champ qui j'étais. Elle me promit d'abandonner Grant et ce métier dès que Grant aurait pu fuir, car elle ne voulait pas être la cause de son arrestation. Elle ne comprenait pas que lui, fuyant, c'était elle qui serait arrêtée.

C'est, effectivement, ce qui se passa.

Mais Grant était trop beau joueur pour laisser condamner une femme, une femme qu'il aimait, lui aussi. Il vint se rendre à Hope en échange d'Iris.

« J'aime mieux vous dire, toute de suite, d'ailleurs, que ce ne fut qu'une formalité, car Colin Grant glissa entre les mains de la police, dès que j'eus repris le bateau pour l'Amérique, avec Iris... »

« Et Iris, l'avez-vous gardée ? » me risquai-je à demander.

Nick Mason suivit un instant encore la fumée de sa cigarette au travers de laquelle un visage, sans doute, lui souriait...

« Son amour et ses bonnes résolutions ? Fumée ! Ce n'était que de la fumée ! Un soir, elle est partie, sans doute pour retrouver Grant... J. H.

## Rentrée en scène d'Abel Gance

(Suite de la page 9)

Et maintenant il veut l'envelopper de sons. Un seul haut-parleur, une seule émission sonore pense-t-il, mais ça ressemble aux premières caméras qui ne pouvaient bouger ni le cou, ni les pieds. Pourquoi un ? Pourquoi pas d'autres s'éveillant à volonté en arrière et dessus et à gauche, à droite et partout. Le son vous criblant de tous côtés, les houles de l'orgue vous frappant à la nuque, le tonnerre roulant en échos, un bruit souterrain sortant vraiment de terre ; la salle parlant à l'acteur, l'acteur à la salle ; et la rumeur des voix et la musique vous contournant, s'enflant, se décuplant, s'amenuisant, disparaissant, comme le flux des images. Gance, quand il parle de technique, ne fait pas qu'en parler.

Premières applications : *Le Capitaine Fracasse* où il y a du Zoro, du Cyrano, du Doré, de la comédie italienne, ces extraordinaires éléments de succès.

*Le Vaisseau fantôme*, une fantastique légende.

*Les Cent-jours*, drame collectif et cette fois limité de 10 nations acharnées à la chute d'un homme.

Gance lui aussi revient de son île d'Elbe. Mais au bout de ce qui l'attend, c'est Austerlitz.

C. V.

## Léopold le Bien-Aimé

(Suite de la page 29)

Léopold lit et relit plusieurs fois ce mot, objet de tant de malentendus. Il ne veut pas en croire ses yeux. Mais il n'est pas au bout de ses surprises.

Rentrant au presbytère, il apprend que l'une des femmes qu'il courtisait s'est enfuie avec le percepteur ; qu'une autre de ses admiratrices se marie avec un jeune homme de vingt-trois ans. Quant à Lucienne, elle se décide à épouser Martial en apprenant qu'il a voulu se suicider.

Furieux, il brandit la lettre à Marie-Thérèse, la taxant d'hypocrisie, l'accusant de bas calculs. Il se trouve en face d'une femme que ses paroles attriste ; elle avait bien oublié, elle, cette lettre écrite il y a si longtemps.

Enfin, le destin n'aura pas voulu qu'ils soient unis. Elle rend à Léopold une bague, une bague que Léopold, — qui ne l'a même pas reconnue alors qu'elle la portait à son doigt, — se souvient lui avoir offerte alors qu'elle était encore jeune fille. Il s'attendrit, reconnaît ses torts, et ils s'aperçoivent tous deux qu'ils n'ont été victimes, dans leur jeunesse, que d'un simple malentendu.

Léopold épousera Marie-Thérèse...

J. S.



Voici Jean Murat et Spinelly dans une scène capitale de *La Châtelaine du Liban* qui vient de remporter, au *Moulin-Rouge*, un énorme succès.



On a déjà reconnu sur ce cliché trois des artistes les plus aimés du public français : Madeleine Renaud, Henri Rollan et l'inénarrable Marguerite Moreno. Il leur revient certainement une grande part des applaudissements qui accompagnent la projection de *Primerose* sur les écrans parisiens, chaque soir.



On a lu d'autre part le scénario de cette production. Il est intéressant, à propos de ce film, de remarquer que des deux metteurs en scène du film, Alfred Machard et Constant Rémy, l'un est aussi l'auteur du scénario et l'autre le principal acteur. Constant Rémy et Jeanne Boitel dans *Son autre amour*.

**VOYANTE** célèbre, voit tout, dit tout. Reçoit de 10 h. à 7 h. Mme THEODORA, 72bis, rue des Martyrs (18<sup>e</sup>). Corresp. Env. prén., date de nais. 15 fr.

# SOBOL

le Portraitiste des Vedettes  
vous fera des conditions spéciales  
en vous recommandant de "Ciné-Magazine"

18, Boulevard Montmartre, PARIS - Prov. 55-43



MACHINES PARLANTES  
ET  
DISQUES  
**ULTRAPHONE**

## COURRIER DES LECTEURS

### Derniers Abonnements reçus :

M. Marcel Allmand, à Foncuvertes. — M. Georges, à Provins. — M. Joseph Florimonde, à Philippeville. — M. René de Ballefeu, à Paris. — Mlle Thérèse Dionio, à Levallois. — M. René N. Tri, à Cocong. — Mme Maneret, à Alger. — Casino Cinéma, à Noisy-le-Sec. — Mme Aboni, à Alexandrie. — Sra Vda de Tomas Sanz, à Séville. — M. L. Pallion, à Kampot. — Mlle Borelli, à Paris. — Librairie Gallon, à Madrid. — Mlle V. Regia, à Nice. — M. Charles Pohl, à Chambéry. — Docteur Jacques, à Marboz. — Mme Hélène Macarolon, à Chartres. — Mme H. Veratrin, à Paris. — Capitaine Bourel, à Paris. — Mme Vve Jacorit, à Orléans. — Mlle Jacqueline Igelle, à Buckingham. — Mme Cénaminque, à Paris. — M. Isidore Fressa, à Domodossola, Italie. — M. Ernest Cruche, à Mazagan. — M. Raymond Jipet, à Marseille. — Doctoresse Françoise Soledat, à Irun. — Mlle Paulette Pruvost, à Paris. — G. Perrin, à Provins. — René N. T. R. I., à Coang (Cochinchine). — L. Lévy, à Paris. — Abelard Numés, à Luanda (Afrique portugaise). — Ettore A. Vincelli, à Naples. — Bouan Chan Boungna, à Phnom-Phen. — Bouveret, à Bastia. — A. Kaprician, à Aragh (Perse). — Knjinyi Otdel KSU, à Leningrad. — Dr Samuel E. Nino, à Caracas. — A. Pecourt, à Clermont.

C. D. B. — Berval paraît actuellement dans le film « Chourinette » aux côtés de Duvallès. Il est âgé d'une trentaine d'années et demeure à Paris, 35, rue de Berne.

Mariette. — Je regrette vivement, charmante Mariette, que les goûts de notre collaborateur Marcel Blitstein ne répondent pas aux vôtres. Mais je suis sûr qu'il apprécie aussi le talent de certains des transfuges du théâtre et du music-hall que vous me citez. Car il ne faut pas oublier qu'il ne s'est occupé dans son article que des acteurs qui se sont révoltés au cours de l'année qui vient de s'écouler.

Mme Behague. — Rassurez-vous, tous les films de Marlène Dietrich, sans exception, ont été doublés en français. C'est Maria Jacobini qui a joué dans le film « Maman Colibri ».

Soledad. — Quel joli nom ; il évoque toute l'Espagne, ses jardins, ses fleurs éclatantes, ses palais, ses danseuses, sa musique. Dans ce pays, le cinéma n'a pas pris l'importance qu'il mérite, mais une vaste poussée vient de lui être donnée par différents groupes et j'ai l'impression qu'avant peu il faudra compter avec le cinéma espagnol.

Un cinéaste cinéophile. — Je m'explique de moins en moins le sort qui est réservé à vos lettres. Ma dernière réponse date du mois d'octobre. En tout cas, adressez bien toutes vos lettres à *Cinémagazine*, 9, rue Lincoln, Paris-8<sup>e</sup>.

Jean Weber, 23, rue Lepic. — Mille regrets, il m'est impossible de vous donner le nom de l'interprète du millionnaire dans « Les Lumières de la Ville ». Dans « L'illustre Maurin », c'est Armand Larcher qui interprète le rôle du fils de l'illustre Maurin ; quant au rôle de Fanfardette, il a été interprété par une artiste prise parmi les figurantes. Pour les anciens numéros que vous demandez à notre service des abonnements, il m'a été répondu que vous ne pouvez vous les procurer qu'au prix ordinaire de 3 fr. 50. Enfin, pour finir, je formule l'espoir que vos lettres me parviendront régulièrement à l'avenir.

J. V. — Vous me faites peur, vous ; s'il fallait vous écouter, je n'oserais plus rien dire à mes correspondants. En tous cas, il est une chose certaine, c'est que je ne me trouverai jamais place de la Concorde en même temps que vous. Je risquerais d'être assommé par vous à l'aide d'un pied de balustrade en ciment ; peut-être même iriez-vous jusqu'à me jeter au milieu d'un autobus en flammes. Enfin, sans rancune, et à la prochaine... lettre.

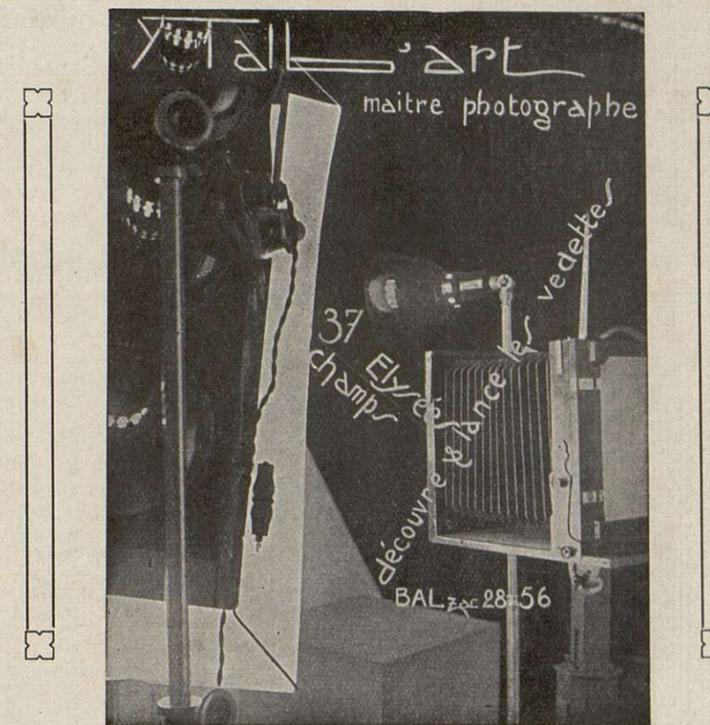
Komak. — Albert Préjean va en effet réapparaître aux côtés d'Armand Bernard dans un film que met en scène Félix Gandera, assisté de Marcel Cohen, mais dont le titre n'est pas encore arrêté. J'ai transmis votre lettre à Miriam Hopkins en Amérique. J'espère que la photo dédicacée que vous lui demandez, si elle vous l'envoie, ne subira pas trop de dommages au cours de sa traversée de l'Atlantique.

Mary-Rose. — N'ayez aucune crainte. Vous pouvez adresser cette lettre à Madeleine Renaud ; c'est une femme compréhensive, je suis sûr qu'elle comprendra très bien les motifs qui vous guident. Voici son adresse : 14, rue Soufflot, à Paris (5<sup>e</sup>).

Marlène Dietrich. — Tallulah Bankhead nous

est, en effet, apparue pour la première fois dans « L'agonie du sous-marin ». C'est une artiste de théâtre et de cabaret très populaire en Amérique. Arlette Marchal, 100, boulevard Pereire, à Paris. Effectivement, nous allons faire paraître très prochainement une biographie de Dorothea Wieck.

Chardon Lorrain. — Je m'empresse de vous signaler, malgré « l'Action Française », que ce n'est pas la censure, dont elles ne dépendent pas, mais bien la Préfecture de Police (donc le ministère de l'Intérieur) qui a fait interdire la projection des actualités du 6 février, comme celles du lendemain, des 9 et 12 février. Merci pour les gentils souhaits ; recevez les miens. IRIS.



# YXA

Produit othérapique agissant exclusivement sur les glandes mammaires et pouvant être absorbé par les organismes les plus délicats.

Le traitement des "GRANULÉS DE PLACENTA" peut être suivi soit pour le raffermissement, soit pour le développement de la poitrine sans inconvénient pour toute autre médication. (Voir mode d'emploi).

La boîte essai .... Frs. 16. » Franco. 18. »  
— 1/2 cure — 42. » — 44. »  
— cure..... — 65. » — 67. »

Envoi discret contre remboursement ou mandat adressé à : Produits YXA, service L, 2, rue Condorcet, Paris-9<sup>e</sup>

"PIKINA" Vins naturels, Quinquina, Orange...  
C'est une formule de santé  
...Tous les Artistes l'ont adopté...

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT

Ce billet est valable du 23 au 29 Mars 1934

NE PEUT ÊTRE VENDU

Découpez celui des coupons correspondant à la date voulue et présentez-le dans l'un des établissements énumérés à la page ci-contre.

Ces billets ne sont en général pas acceptés les Samedis, Dimanches et Soirées de gala.

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT

Ce billet est valable du 30 Mars au 5 Avril 1934

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT

Ce billet est valable du 6 au 12 Avril 1934

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT

Ce billet est valable du 13 au 19 Avril 1934

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT

Ce billet est valable du 20 au 26 Avril 1934

NE PEUT ÊTRE VENDU

### CONCOURS DES MEILLEURES CRITIQUES BULLETIN DE RÉPONSE

Classement

Je classe :

Première : la critique n°.....	Sixième : la critique n°.....
Deuxième : la critique n°.....	Septième : la critique n°.....
Troisième : la critique n°.....	Huitième : la critique n°.....
Quatrième : la critique n°.....	Neuvième : la critique n°.....
Cinquième : la critique n°.....	Dixième : la critique n°.....

Nom .....

Adresse .....

Bulletin à nous retourner avant le 3 Mai.

## LISTE DES ETABLISSEMENTS acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir ci-contre les bons à découper et les conditions d'admission)

## PARIS

**COCORICO-CINEMA**, 128, boulevard de Belleville.  
**CASINO DE GRENELLE**, 36, avenue Emile-Zola.  
**CINEMA JEANNE-D'ARC**, 45, boulevard Saint-Marcel.  
**DANTON-PALACE**, 99, boulevard St-Germain.  
**GRAND-ROYAL**, 83, avenue de la Grande-Armée.  
**MENIL-PALACE**, 38, rue de Ménilmontant.  
**MONGE-PALACE**, 34, rue Monge.  
**PALAIS DES FETES**, 8, rue aux Ours.  
**PYRENEES-PALACE**, 270, rue des Pyrénées.  
**ORNANO-PALACE**, 34, bd Ornano.  
**REGINA-AUBERT-PALACE**, 155, rue de Rennes.  
**CINEMA-FLOREAL**, 13, rue de Belleville.  
**CINE PARMENTIER**, 156, avenue Parmentier.  
**PALACE-ITALIE**, 190, avenue de Choisy.  
**SECRETAN-PALACE**, 55, rue de Meaux.  
**MESANGE**, 3, rue d'Arras, Paris (5°).  
**VARIETES-CINEMA**, 17, rue de la Croix-Nivert (15°).

## BANLIEUE

**AUBERVILLIERS**. — Family-Palace.  
**BOURG-LA-REINE**. — Régina-Cinéma.  
**BOIS-COLOMBES**. — Excelsior-Cinéma.  
**CHARENTON**. — Eden-Cinéma.  
**CHOISY-LE-ROI**. — Splendide - Cinéma-Théâtre.  
**ENGHEN**. — Enghien-Cinéma.  
**FONTENAY-SOUS-BOIS**. — Palais des Fêtes.  
**LES LILAS**. — Magic-Cinéma.  
**MALAKOFF**. — Malakoff-Palace.  
**MONTREUIL-SOUS-BOIS**. — Alhambra-Palace.  
**PANTIN**. — Pantin-Palace.  
**SAINT-DENIS**. — Pathé.  
**SAINT-GRATIEN**. — Sélect-Cinéma.  
**SAINT-OUEN**. — Alhambra.  
**VILLENEUVE-SAINT-GEORGES**. — Excelsior-Cinéma.  
**VINCENNES**. — Eden. — Printania-Sonore.

## DÉPARTEMENTS

**AGEN**. — Royal-Cinéma.  
**ANNECY**. — Splendid-Cinéma. — Palace-Cinéma.

**ANTIBES**. — Casino d'Antibes.  
**ARRAS**. — Ciné-Palace. — Kursaal.  
**BAYONNE**. — La Féria.  
**BELFORT**. — Cinéma-Brasserie Georges.  
**BESANCON**. — Central-Cinéma.  
**BORDEAUX**. — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.  
**BAR-LE-DUC**. — Eden-Cinéma.  
**BOULOGNE-SUR-MER**. — Omnia-Pathé.  
**BOURG-EN-BRESSE**. — Eden-Cinéma.  
**BREST**. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.  
**CADILLAC (Gironde)**. — Eldorado.  
**CAEN**. — Cinéma Trianon. — Cinéma Eden.  
**CAHORS**. — Palais des Fêtes.  
**CANNES**. — Cinéma Olympia. — Star-Cinéma Mondain. — Majestic. — Lido-Cinéma. — Majestic-Plein Air.  
**CHALONS-SUR-MARNE**. — Casino.  
**CHARLEVILLE**. — Cinéma-Omnia.  
**CHARLIEU (Loire)**. — Familia-Cinéma.  
**CHATEAUX-ROUX**. — Cinéma-Alhambra.  
**CHERBOURG**. — Théâtre Omnia. — Eldorado.  
**CLERMONT-FERRAND**. — Ciné-Gergovia.  
**DENAIN**. — Cinéma Villard.  
**DIJON**. — Grande Taverne.  
**GANGES**. — Eden-Cinéma.  
**GRASSE**. — Casino Municipal de Grasse.  
**GRENOBLE**. — Cinéma-Palace. — Sélect-Cinéma. — Royal-Pathé. — Modern-Cinéma.  
**HAUTMONT**. — Kursaal-Palace. — Casino-Cinéma-Théâtre.  
**JOIGNY**. — Artistic-Cinéma.  
**LAON**. — Kursaal-Cinéma.  
**LILLE**. — Caméo. — Pathé-Wazennes. — Omnia-Pathé.  
**LORIENT**. — Select. — Royal. — Omnia.  
**LYON**. — Cinéma Variétés. — Cinéma Grolée. — Empire-Cinéma. — Cinéma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Bellecour.

**MACON**. — Salle Marivaux.  
**MARSEILLE**. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Olympia.  
**MILLAU**. — Grand Ciné Pailhous.  
**MONTEREAU**. — Majestic (vendredi, samedi, dimanche).  
**MONTPELLIER**. — Trianon-Cinéma. — Cinéma Pathé. — Royal-Athénée. — Le Capitole.

**NANTES**. — Cinéma Jeanne d'Arc. — Cinéma Katorza. — Royal-Ciné. — Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.  
**NANCY**. — Olympia.  
**NICE**. — Idéal. — Olympia-Cinéma. — Eldorado-Cinéma.  
**NIMES**. — Eldorado.  
**OYONNAX**. — Casino-Théâtre.  
**PERIGUEUX**. — Cinéma-Palace.  
**POITIERS**. — Ciné Castille.  
**PORTETS (Gironde)**. — Radius-Cinéma.  
**REIMS**. — Eden-Cinéma.  
**ROANNE**. — Salle Marivaux.  
**ROCHEFORT**. — Apollo-Palace. — Alhambra-Théâtre.  
**SAINT-CHAMOND**. — Variétés Cinéma.  
**SAINT-MALO**. — Casino municipal.  
**SAINT-ETIENNE**. — Fémina-Cinéma. — Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.  
**SETE**. — Trianon.  
**STRASBOURG**. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia. — Grand Cinéma des Arcades.  
**TAIN (Drôme)**. — Royal-Cinéma (samedi et dimanche soir).  
**TOULOUSE**. — Gaumont-Palace. — Trianon.  
**TOURCOING**. — Splendid.  
**TROYES**. — Royal-Croncels (jeudi).  
**VALLAURIS**. — Eden-Casino.  
**VIRE**. — Select-Cinéma.

## ALGÉRIE &amp; COLONIES

**ALGER**. — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.  
**CASABLANCA**. — Eden.  
**TUNIS**. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.

## ÉTRANGER

**ANVERS**. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.  
**BRUXELLES**. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.  
**BUCAREST**. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral. — Orasulul T.-Séverin.  
**CONSTANTINOPLE**. — Alhambra Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.  
**GENEVE**. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Ciné-Etoile.  
**NAPLES**. — Cinéma Santa-Lucia.  
**NEUFCHATEL**. — Cinéma-Palace.



Ⓔ  
602

JANET GAYNOR



Photo O. G. B. S.

1043

Ⓔ

CHARLES BOYER

Reproduction d'une de nos photos 18 x 24 et d'une de nos cartes postales **Ciné-Magazine Sélection**.

## Ciné-Magazine Sélection

Toutes les Vedettes de l'Ecran

Plus de 1.000 modèles différents

CARTES POSTALES BROMURE :

Les 15 cartes .....	Franco. 10 fr.
Les 25 cartes .....	Franco. 15 fr.
Les 100 cartes .....	Franco. 50 fr.

PHOTOS BROMURE 18 x 24 : La pièce, 3 fr.

Demandez le Catalogue complet : CINÉ-MAGAZINE, 9, rue Lincoln, PARIS-8<sup>e</sup>